

Jean-Marie MARTIN
conduit une retraite à Nevers

SIGNE DE LA CROIX

SIGNE DE LA FOI

**d'après saint Paul,
saint Jean
et les premiers écrits chrétiens**

Nevers, Juillet 2010

Table des matières

– Présentation	1
Chapitre I – Approche de la croix et du signe de croix	3
I – Questions qui se posent	3
1) Le signe qu'est la croix	3
2) Le signe de croix comme gestuation	5
3) La nécessité de se poser des questions	6
II – Sensibilisation	7
1) Premiers symbolismes et fonctions de la croix	7
2) Le rapport à la croix aujourd'hui	8
3) Divers aspects de la croix dans la société	9
4) Pourquoi la mort sur la croix ?	10
Homélie sur Mt 12, 14-21	11
Chapitre II – Philippiens 2, 6-11	13
I – Étude de Ph 2, 6-11	13
1) Deux remarques préalables	13
2) Référence du texte à l'Ancien Testament	14
a) Le double témoignage : l'A T / le "nous" des apôtres	15
b) L'écriture de saint Paul dans sa référence aux deux Adam	16
c) "Morphê" et "Comme un homme" : référence à Gn 1-3	17
3) Lecture suivie de Ph 2, 6-11	18
II – Réflexions à partir de questions	23
1) La nécessité de dé-théologiser notre lecture de l'Écriture	23
2) Image et semblance en Gn1	24
3) Nature, surnature et préternaturel	25
4) Reprise de sujets déjà abordés	26
5) La parole de Gn 1 et la notion de création	28
a) Le mot Logos et la notion de Nom aux premiers siècles	28
b) Relation entre les deux Adam et les deux espaces (servitude/liberté)	30
Homélie sur Gn 18, 1-10a ; Col 1, 24-28 ; Luc 10, 38-42	30
Chapitre III – 1 Cor 15 : La résurrection	33
1) Versets 1-1. L'Évangile au singulier	33
2) Versets 12-19. La résurrection en question	36
3) Versets 20-28. Le Christ et Adam de Gn 3	39
4) Versets 35-38. Semence et corps des ressuscités	44
<i>Parenthèse sur la symbolique du vêtement</i>	45

5) Versets 39-53. Le Christ et Adam de Gn 2	47
a) Versets 39-44. Premières distinctions (psychique-pneumatique...)	48
b) Préciser les distinctions et les rapports entre les mots	50
c) Versets 45-49. Christ pneumatique/Adam psychique ou boueux	51
d) Versets. 50-53. Dernières distinctions (chair-sang...)	54
6) Dernière remarque et dernières questions	56
Homélie sur Mt 12, 38-42, Le signe de Jonas	57
 Chapitre IV – Les traces de la verticalité en Jean 1	59
I – Parcours dans Jean 1	59
1) Jn 1, 51. Thème de la verticalité et thème du chemin	59
a) Référence à l'échelle de Jacob	59
b) Contexte des v. 47-51. Dialogue de Jésus et Nathanaël	60
<i>Parenthèse sur les testimonia</i>	60
c) Le contexte du baptême de Jésus	61
d) Que sont les anges du verset 51 ? Détour par Lc 2, 14	61
e) Le Fils de l'homme : chemin entre ciel et terre	61
f) Tours et détours du cheminement	62
2) Le chapitre 1 de Jean récite l'épisode du Baptême de Jésus	63
a) La structure du Prologue (Jn 1, 1-18)	63
b) Les liens entre Baptême, naissance et Résurrection	64
c) Jn 1, 19-51 : les sept jours de la Création	65
II – Questions d'anthropologie	67
1) Liste glosée des questions individuelles	68
2) L'auto-compréhension de l'homme d'Occident	69
a) La définition de l'homme par genre et espèce	69
b) L'évolution des rapports de l'âme et du corps	70
3) La révélation christique	71
a) L'homme biblique se pense tout entier par mode d'aspects	72
b) La survenue du pneuma christique	72
c) "Les siens". Penser l'unité de l'humanité	74
4) Dieu est Homme de toute éternité	75
a) Semences christique et adamique en tout homme	76
b) Homme est un des noms de Dieu	77
Homélie sur Mt 12, 46-50 : les liens familiaux	79
 Chapitre V – Textes sur la croix dressée ; anthropologie ; analogie	81
I – Odes de Salomon	81
1) Ode 26 et 27 ; odes 28 et 42 (extraits)	81
2) Se laisser configurer par la croix, revêtir la croix	84

II – La thématique ciel/terre en Jn 3, 7-18	86
1) Jn 3, 14-18. La croix qui sauve unit ciel et terre	86
a) Versets 14-15 : La hampe du serpent et le bois de la croix	86
b) Verset 16 : Le Fils un et les enfants ; le serpent un et les serpents	87
c) La symbolique du serpent	87
d) Versets 16-18. Espace de jugement et espace de salut	87
2) Haut et bas, ciel et terre en Jn 3, 7-8 et 12-13	89
a) Versets 7-8. Naître d'en haut. Le rapport à l'insu	89
b) Versets 12-13. Le Christ jonction entre ciel et terre	89
Programme des jours à venir	90
III – Réponses à des questions	91
1) La conception de l'homme dans le Nouveau Testament	91
a) Penser l'homme en termes de postures et de relation	91
b) Penser notre rapport à Dieu dans une véritable altérité	93
2) Précisions sur des choses vues	94
IV – L'analogie	95
1) L'analogie chez saint Thomas d'Aquin	95
• Approche de l'analogie par l'usage des quantités	96
• Analogie de proportionnalité	96
• Les transcendants	97
2) Parler de Dieu par analogie et non par concept	97
3) Précisons à partir de questions	98
Homélie sur Jr 1,1.4-10 et Mt 13, 1-9, la parabole du semeur	100
Chapitre VI – La souffrance et la croix	103
I – Lecture de trois textes de l'évangile de Jean	103
1) La guérison en Jean 5, 1-9. "Porter sa croix"	103
a) Remarques générales à propos du texte	103
b) Guérison de l'homme gisant-passif-immobile	104
c) Quel rapport avec la croix ?	105
2) Jean 8, 28 : l'élévation	109
3) Jean 12, 27-28 et 30-32 : le trouble et la gloire	110
II – Pourquoi la souffrance et le mal ?	111
a) Deux questions sur la souffrance et le mal	111
b) Mise en question de la question	111
c) Quatre indications pour conclure	115
III – Brève histoire de la croix et du signe de croix	116
1) Quelques indications sur un document	116
a) Se marquer ou être marqué : tav, sphragis, chrisma...	117
b) Représentations de la croix	118
c) Le signe de croix.	120

2) Deux informations tirées d'un autre document	121
Préparer une parole de fin de retraite	121
Homélie sur 2 Cor 5, 14-17 et Jn 20, 1-2. 11-18	122
Chapitre VII – La crucifixion en saint Jean, paroles de fin de retraite	125
I – La crucifixion en saint Jean	125
1) La Passion comme intronisation royale du Christ	125
2) La crucifixion selon Jean 19, 28-37	126
<i>Parenthèse : le témoignage du Baptiste sur l'agneau de Dieu</i>	128
3) Eau, sang et pneuma en 1 Jean 5, 5-10	129
a) Première lecture du texte	129
b) Nouvelle lecture attentive aux énumérations	130
4) La totalité du mystère telle que méditée par Jean	132
Homélie sur Ga 2, 19-20 ; Mc 3, 31-35 ; 2 Cor 5, 14-17	133
II - Paroles des participants en fin de retraite	135
• Première parole	135
• Deuxième parole	138
• Troisième parole	138
• Quatrième parole	139
• Cinquième parole	140
• Sixième parole	140
• Septième parole	140
• Huitième parole	141
• Neuvième parole	141
• Dixième parole	142
• Onzième parole	143
• Dernière parole	143
SUR LE BLOG. (Les 17 sessions qui sont sur le blog en mars 2017 ; les 6 rubriques contenant les autres messages, avec les tags.)	152

Présentation de la retraite et de la transcription

Voici la transcription de la retraite de sept jours qui a eu lieu à Nevers dans l'espace Bernadette en juillet 2010 et qui était animée par Jean-Marie Martin. Le sujet traité est "signe de la croix, signe de la foi". Ce titre peut s'entendre de deux façons :

- "le signe de la croix", c'est-à-dire de quoi la croix est-elle le signe, ce qui implique le sens, la signification, la symbolique de la croix. Ceci est développé à partir de l'Écriture.
- "le signe de croix", c'est-à-dire la gestuelle (l'histoire de cette gestuelle, sa signification...). La signification de cette gestuelle plonge radicalement dans l'étude de l'Écriture.

Nous avons transcrit les deux interventions journalières de J-M Martin. Chacune dure moins d'une heure : celle du matin consiste en général en la lecture d'un ou plusieurs textes, celle de fin d'après-midi part de questions écrites posées par les participants. Nous avons mis aussi les homélies commentant les textes de la messe du jour, avec parfois l'introduction à la célébration. (Les textes eux-mêmes sont tirés de la Bible de la liturgie)

J-M Martin est originaire de la région de Nevers, chercheur en théologie et philosophie, ancien professeur à l'Institut Catholique de Paris, il consacre sa retraite à l'étude et à la méditation de textes, en particulier des écrits de saint Jean et de saint Paul mais aussi des écrits chrétiens du second siècle. Aussi les textes abordés au cours de cette retraite sont tirés de saint Jean, de saint Paul et des Odes de Salomon.

Deux choses particulières sont à noter, l'une à propos des textes de Paul, l'autre à propos du dernier jour. Le premier texte lu est l'hymne aux Philippiens de saint Paul (Ph 2, 6-11), et proposition est faite de lire seul, en cours de journée, le chapitre 15 de la première épître aux Corinthiens. En raison d'un afflux de questions, ce chapitre est finalement commenté pendant les deux interventions du troisième jour. Or ce texte sur la Résurrection est vraiment une référence, et comme deux heures ne sont que peu de choses, nous avons complété par des commentaires issus d'autres sessions de J-M. Martin.

Au cours de la retraite il conduit le groupe mais précise : « Je ne récite pas des choses que j'aurais pensées d'avance, je pense avec vous en même temps, j'essaie, j'essaie aussi un petit peu en avant parce qu'en principe je suis là pour conduire ».

Dans les sessions et retraites, l'après-midi du dernier jour est en général consacré à un tour de table. Ce sont des paroles très personnelles que partagent les participants qui disent ce qu'ils ont entendu, du lieu où ils sont. C'est un exercice important en fin de retraite ou de session, car il oblige à un effort pour garder en mémoire ce qui a bougé en eux et ce qui reste comme chemin ouvert à parcourir. Nous avons gardé une assez grande partie de ce travail.

Les notes de bas de page sont de nous pour la plupart. Dans le cas contraire, nous donnons leur auteur. Celles de J-M Martin proviennent d'autres sessions ou retraites.

Nous rappelons que notre transcription est aussi fidèle que possible. Néanmoins, le passage de l'oral à l'écrit entraîne d'inévitables modifications. Les titres, par exemple, sont ajoutés pour la clarté de la lecture, ainsi que les paragraphes qui essaient de mettre en relief l'organisation de la pensée. Quoi qu'il en soit, il faut nous excuser des erreurs que nous avons pu commettre et dont J-M Martin n'est évidemment pas responsable. La question des majuscules à mettre ou non à des termes comme pneuma ou résurrection étant insoluble, nous les avons en majorité laissés sans majuscules. À noter que le terme pneuma (esprit, souffle) tel qu'il figure dans ce cahier désigne toujours un pneuma positif, et en général il désigne le pneuma de résurrection, ce qu'on appelle en général Esprit Saint.

La transcription de cette session a été faite une première fois en 2011 sous forme de cahier pour diffusion auprès du public habituel de J-M Martin. Elle vient d'être modifiée dans sa présentation en vue d'une diffusion sur le blog "*La Christité*".

Un grand merci à Jean-Marie Martin pour tout ce qu'il nous apporte et bonne lecture à tous.

Christiane Marmèche

Colette Netzer

Plusieurs autres messages complètent cette transcription :

- Deux messages reprennent des éléments de cette retraite avec quelques compléments venant d'autres sessions : [Symboliques et fonctions de la croix. Le signe de croix. Iconographie \(Orants, croix glorieuses...\)](#) ; [Le signe de croix : signe de la foi et configuration de l'homme. Extraits d'une retraite.](#)
- Au II du chapitre V figure une méditation sur Jn 3, 7-18, deux messages développent ce qui concerne les derniers versets : [Jn 3, 12-18. Jugement et salut. Symbolique de la croix en jeu dans ce texte en référence à l'A. T. ; Jn 3, 13-17. L'exaltation sur la croix référée au serpent d'airain ; le salut de l'homme](#) ;
- Au 1° du I du chapitre VI figure une lecture rapide de Jn 5, 1-9, elle est complétée dans [La guérison du paralysé en Jn 5, 1-9. Quel sens donner à l'expression "porter sa croix" ?](#) ;
- J-M martin met souvent en rapport la croix avec le début de la Genèse, un message reprend des extraits de diverses interventions à ce sujet : [Mise en rapport des récits de création de Gn 1-3 avec la croix en saint Jean et dans les premiers textes chrétiens](#) (au début figure un extrait concernant la croix de lumière, passage des *Actes de Jean* 98, ultérieurement un autre message paraîtra sur ce texte et sur son contexte).

D'autres messages paraîtront sur la croix, on les trouvera dans le tag [croix](#). Le premier portera sur la Croix-limite des valentiniens.

Chapitre I

Approche de la croix et du signe de croix

J'arrive ce matin les mains vides, je n'ai pas apporté la parole, le livre. En effet nous allons aujourd'hui rester sur le seuil (ce matin en tout cas), sur le seuil de la parole, avant d'y entrer. Nous nous asseyons sur le parvis et nous devisons librement à partir des idées que nous pouvons avoir sur ce qu'évoque le titre de notre recherche : signe de la croix, signe de la foi.

I – Questions qui se posent

D'entrée nous notons une ambiguïté parce que signe de croix (ou signe de la croix) peut s'entendre d'abord de deux façons différentes : le signe qu'est la croix (la croix est un signe), ou alors ce geste qui consiste à ce que je fasse un signe de croix. Les deux significations seront notre sujet.

1) Le signe qu'est la croix.

La croix est un signe, le mot *sêmeion* (signe) est même un des noms de la croix dans l'Évangile ; la croix est même *le* signe ; mais que veut dire signe ?

Je me rappelle avoir entendu un mot de Ségala, un publicitaire, disant que le plus grand publicitaire du monde était Jésus Christ car il avait trouvé un slogan et un logo : le slogan : « *Aimez-vous les uns les autres* » (ça se répète); et le logo, la croix. Inutile de vous dire que « *Aimez-vous les uns les autres* » n'est pas un slogan ; quant à savoir ce que c'est, ce n'est pas directement de notre sujet cette année mais nous serons peut-être amenés à en dire quelque chose. Et la croix n'est pas un logo. Un logo est pourtant une des modalités du signe. Oui, mais c'est le signe pris dans un processus de signification qui est toute autre que celui de la croix. Le mot de signe a beaucoup changé de sens au cours des temps et selon la différence des lieux dans lesquels ce mot est employé. Il faudra évidemment que nous méditations cela.

La croix comme signe... signe de quoi ? Signe de quelle configuration ? Quelle est la configuration de la croix ?

- **Les croix rencontrées.**

Des croix, il y en a sur terre : croix de bois, croix de fer, etc.

Les croix, où est-ce que vous en rencontrez ? Le mot de croix vous fait penser à quoi ? Est-ce la représentation d'un instrument de supplice ; est-ce un bijou (petite croix d'or sur une gorge païenne...) ; est-ce un signe géométrique : le + s'il est posé d'une certaine façon, et le multiplié, ×, s'il est posé d'une autre façon, ou même le point puisque c'est en faisant une croix que les géomètres marquent le point qui correspond donc à une intersection ?

- **Le mot "croix" dans les Écritures.**

Où allons-nous puiser la signification de la croix ? Dans les Écritures, dans notre idée de la croix, dans une symbolique qui serait générale, universelle ?

Je vous signale tout de suite que dans le Nouveau Testament la croix est pensée à partir des références bibliques, mais que, dès le début du II^e siècle, les écrivains chrétiens font appel aussi à des symboliques extra-bibliques.

- **Notre rapport à la croix (représentations, vocabulaire...)**

Comment réagissons-nous devant telle ou telle représentation de la croix ? Y a-t-il une histoire des représentations de la croix ? Oui, nous essaierons d'en marquer quelques étapes.

Y a-t-il des croix que vous aimez avoir devant vous, chez vous, avec vous ; des croix qui sont répulsives ? Connaissez-vous des gens pour qui toute croix est répulsive ?

Je suis en train de vous donner du travail pour cet après-midi, car nous aurons à revenir sur tous ces points.

Comme la chose que nous visons est par ailleurs visée dans une parole, n'oubliez pas de regarder le vocabulaire de la croix, les verbes qui correspondent, les adjectifs, l'usage qui en est fait : le verbe *crucifier*, le substantif *crucifère* qui est botanique... Quel usage fait-on du mot "crucifié" aujourd'hui ? Vous savez que, dans le journal *L'Équipe*, c'est un classique pour dire le tir au but : « le gardien a été crucifié ». Nous en sommes loin sans doute, mais faisons le champ du débat, de la recherche, apercevons les lignes à parcourir au cours de cette semaine.

N'oublions jamais dans tout cela de percevoir notre propre rapport à la croix. J'ai dit tout à l'heure les aspects répulsifs qui sont liés à des interprétations, à des façons de voir. Il faut aussi connaître l'histoire des représentations de la croix : je ne sais pas si vous voyez à peu près dans l'histoire à quel moment on a commencé à représenter la croix ? Comment, quel type de tableau de la crucifixion avez-vous présent à l'esprit ? Quel type de croix portez-vous (si vous en portez) ? Quel type de croix avez-vous sur votre table si vous en avez une, ou à votre chevet si vous en avez encore ? Autrefois, dans toutes les familles, au-dessus du lit il y avait une croix, parfois au-dessus d'une porte d'entrée. Où posait-on les croix ? Pourquoi y a-t-il des croix aux carrefours ? Comment le signe de la croix a-t-il envahi l'Occident ? En effet c'est un logo... non... mais enfin peut-être.

Voilà un premier amas de questions.

- **La croix comme simple lettre X : signature, symbole du Christ...**

La croix a rapport au geste dans l'écriture, c'est même la première représentation d'être simplement ceci (geste de tracer une croix sur la table). C'est un signe et ce fut même pour les illettrés une signature : signer de la croix. Dans les registres du XVIII^e siècle dans les paroisses, vous le trouvez encore.

Dans le premier christianisme, avant aussi d'être une représentation de la crucifixion, la croix peut être marquée dans le "chi" de Christos écrit en grec : Χριστός. De bonne heure on fait ce rapprochement : en grec la lettre **Chi** ou **Khi** (capitale X, minuscule χ) a la figure d'une croix de St André.

Il y a une grande différence aussi entre les croix latines, grecques, gammées, gemmées, les croix de St André, de Lorraine, des Églises orientales etc.

Voyez c'est complexe, c'est mélangé. C'est à dessein que j'ouvre des chemins même lointains pour que nous apprenions progressivement à bien déterminer ce qui est dit de la croix ici et là, et quand il est dit quelque chose de la croix dans l'Écriture.

2) Le signe de croix comme gestuation.

Une deuxième chose que j'ai déjà un peu indiquée, mais je vais y revenir, c'est la question de la gestuation.

J'appelle "signation" ici non plus la représentation graphique de quelque manière qu'elle soit, mais le signe que l'on fait avec la main, qui peut être un signe d'attouchement triple, qui peut être un signe lié à une onction, qui est le plus souvent la gestuation faite à l'aide de la main droite qui va au front, puis au ventre, et ensuite de la gauche à la droite. Cette gestuation est appelée "signe de croix".

Où est-ce que vous voyiez des signes de croix ? J'en vois à l'église et dans les stades de sports quand il y a des équipes du Sud. Vous voyez une croix par exemple au départ d'un contre-la-montre, le type qui est là et qui va partir. Il y a ceux qui font un signe de croix et ceux qui n'en font pas. Est-ce que Dieu aime mieux les uns que les autres, c'est à voir. Qu'est-ce que vous en pensez ? Vous allez dire : c'est affaire d'usage sans conséquence, sans signification.

Dans le catch mexicain, il y a les rudos et les tecnicos : les rudos sont les méchants, ils ont des masques de diable en général, et les tecnicos sont les bons, ils ont une faveur d'une partie du public. C'est un jeu, une représentation incroyable. Or un tecnico entre en faisant un signe de croix.

Signe de croix furtif, signe de croix conventionnel, signe de croix comme vague espérance de protection, ou signe de croix ostentatoire ? Y a-t-il un bon, un vrai signe de croix ? Que signifie cette gestuation ? On peut déjà dire qu'elle est multiple.

Peut-on percevoir un rapport dans l'Écriture entre la stature humaine de l'homme debout et une symbolique de la verticalité (de haut en bas) et de l'extension latérale (de droite à gauche) ? Est-ce que la croix n'est pas quelque chose d'essentiel à la configuration même de l'homme ? Qu'est-ce que se signer sinon se laisser configurer par la christité même ? ce qui poserait la question de la nature de ce geste : à quoi ça sert, est-ce que ça apporte quelque chose ?

Il y a des gestes que l'Église a considérés comme apportant quelque chose, donnant quelque chose, on les appelle les sacrements. Le signe de croix n'est pas un des sept sacrements, mais a été considéré comme un "sacramental"¹, ceci au XIIe, XIIIe siècle, à

¹ Les sacramentaux sont des signes de natures diverses, dont le rite est défini par l'Église catholique, cela a varié au cours des temps : signe de croix, bénédiction d'objets ou de personnes, lavement des pieds, exorcisme, procession, prière, célébration... La liste des sacrements a également varié (il y en a sept depuis le XIIe siècle : baptême confirmation eucharistie réconciliation mariage ordre et onction des malades) ; voir le II du [Ch VI : Le couple mustêrion/apocalupsis \(caché/dévoilé\) : les sacrements](#) de la session sur le Sacré.

l'époque où la notion de sacrement se définit. Faut-il le conserver, ou, sans le conserver, qu'est-ce que cette considération a à nous apprendre sur la fonction du signe de croix ?

- **« Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit ».**

Il reste une autre chose, c'est que le geste de la croix est accompagné de paroles : « Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit » – j'ai oublié d'ailleurs de distinguer entre autre la croix que je fais sur moi-même et la croix par laquelle quelqu'un me bénit : qu'est-ce qu'une bénédiction, est-ce un sacramental ?

Dans les deux cas « Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit » est une chose très étrange : la croix devrait sans doute par sa configuration gestuelle être surtout signe de la mort / résurrection de Jésus (c'est un signe de mort du fait que c'est un instrument de supplice et de mort, et nous verrons que dans l'Écriture c'est aussitôt lié à la résurrection), mais voici que les paroles parlent d'autre chose, elles parlent du Père et du Fils et du Saint Esprit. Depuis longtemps la théologie a mis d'un côté la question de la mort / résurrection du Christ et d'un autre côté la question de la Trinité. Je ne dis pas qu'elle a bien fait, mais nous constatons qu'il en est ainsi. On leur a donné le nom de *mystères*. Entre ces deux mystères, il y a un rapport : ils sont deux aspects d'une unique donnée fondamentale, qui est un foyer de sens où tout s'articule. C'est ce que nous ne cessons de chercher et de méditer, d'apercevoir dans nos Écritures et c'est ce que nous allons faire dès demain.

S'il y avait une véritable unité entre ces deux aspects, on pourrait dire que le signe de croix est véritablement le foyer de tout l'Évangile où tout prend sens, prend source. Passer une semaine sur le signe de la croix pour en apercevoir le sens, pour se laisser configurer par ce sens, ce serait une vraie retraite.

Revenons à l'énoncé : « Au nom de ». La notion de nom est étrange, difficile. « Au nom de » ce n'est pas « à la place de ». Le nom dans le monde biblique désigne l'identité profonde de l'être. Mais il y a trois noms (Père, Fils, Esprit), et pourtant je dis “le nom” au singulier ? « Dans le nom » : *In nomine*.

Père, Fils et Saint Esprit : on sait bien que la Trinité est une question fondamentale, et c'est pour nous très énigmatique. Elle suscite peu de considération aujourd'hui. Il y a des siècles qui se sont battus pour des détails de doctrine trinitaire, de vraies bagarres rangées. Aujourd'hui on a d'autres soucis. Et pourtant...

3) La nécessité de se poser des questions.

Vous voyez que ce simple geste nous convoque à beaucoup de questions. Je n'ai fait que poser des questions. Ce qui est important c'est que vous vous en posiez aussi. Parce que donner des réponses à des questions qui ne se posent pas, c'est une parole parfaitement stérile. Tout commence par la question, la question elle-même étant précédée par le trouble. Je ne fais que reprendre ici l'ordre que suit constamment saint Jean. S'il dit « *Que votre cœur ne se trouble pas* », cela signifie qu'il prend acte du fait que le cœur est troublé. Car sans le trouble rien ne bouge. Je peux ressasser indéfiniment les mêmes formules, rien ne se passe.

Le trouble met en mouvement la recherche : on cherche à en sortir. La recherche (*zêtêsis*) est le deuxième mot après le mot de trouble chez Jean. Et la recherche va être encore

aveugle, ne va pas trouver ses mots, sa formulation, elle n'est pas devenue encore une question. C'est le troisième terme, la question : c'est le moment où la recherche troublée, qui n'arrive pas à trouver ses mots, commence à pouvoir s'énoncer. Et si la question s'énonce correctement, c'est que la réponse est déjà là.

Voilà le processus tel que saint Jean l'analyse, tel qu'il le met en œuvre dans les processus de recherches majeures comme la recherche de Marie-Madeleine au tombeau², un texte que nous aurons à méditer en cours de semaine car nous aurons la fête de la Madeleine, pas seulement à Vézelay mais même ici.

Donc ne craignez pas les questions, ne craignez pas les vraies questions. J'en ai suggérées, sans doute beaucoup vous sont indifférentes, mais travaillez votre rapport spontané à la croix et au signe de croix, aux différentes représentations de la croix. Questionnez-vous.

Par ailleurs la deuxième ligne de recherche que je vous ai indiquée, c'est d'examiner le vocabulaire, les mots. Faites-le la journée en sachant que cela n'est que préparatoire. Dès demain nous entrons dans une première lecture de Paul où se trouve en bonne posture un texte archi-célèbre, fondamental, il y a longtemps que je ne l'ai pas commenté, autrefois il m'était des plus familiers. On le récite le jour des Rameaux, c'est le passage du deuxième chapitre des Philippiens. D'autres lectures viendront par la suite et nous passerons par saint Jean où un certain nombre de questions que j'ai soulevées ce matin trouveront des éléments de réponse. J'ai en tête aussi de lire des passages de textes du II^e siècle, et de voir des représentations iconographiques de la croix (deux ou trois étapes majeures).

N'oubliez pas des expressions comme “porter sa croix”... et bien sûr toute la question du rapport de la croix et de la souffrance : quand j'ai dit “instrument de supplice”, c'était impliqué. Examinez les expressions comme “porter sa croix” en ce qu'elles ont eu de consolant parfois, en ce qu'elles ont de répulsif éventuellement chez nous aujourd'hui.

Essayez d'avoir l'oreille pour ce moment de sensibilité qui est celui de notre époque et de nous-mêmes. Ce n'est que si nous avons cette rigueur d'écoute que nous pourrions également avoir une rigueur d'écoute dans ce que dit la parole de l'Écriture qui est souvent très différente de ce que nous croyons entendre. Ce sera le point important de notre découverte de la semaine : entendre en meilleure vérité, en plus grande proximité, ce que nous croyons avoir déjà entendu.

II – Sensibilisation

1) Premiers symbolismes et fonctions de la croix.

► Dans la croix je suis très frappé par l'aspect de la verticalité terre /ciel et cette horizontalité qui nous relie aux hommes ; et la croix comme image de l'homme.

J-M M : Là vous dégagez une figure que nous allons suivre dès les premières écritures, ce n'est pas de notre invention. La verticalité et l'horizontalité appartiennent à la signification originelle de la croix. Nous verrons que le rapport Père / Fils est un rapport qui

² Cf [Le processus johannique : trouble, recherche, question, prière en Jn 14, 1-14 ; Jn 16, 16-30 ; Jn 20, 11-18.](#)

se dit dans une verticalité, et que le Pneuma (la troisième Personne) est censément une Personne (le mot n'est pas très bon) qui rassemble, ou plutôt qui écarte et rassemble, ou rassemble les écartés. Autrement dit les paroles mêmes de la gestuation de la croix comportent quelque chose de ce genre-là.

Et c'est vrai que la figure première de la croix c'est l'homme debout et, nous le verrons, la figure de l'Orant (du Priant). Les premières représentations du Christ sont des représentations d'Orants. Cela reprend les grands Orants de la littérature juive qui étaient dans les méditations de l'époque : Daniel dans la fosse aux lions ; les trois enfants dans la fournaise... donc l'homme debout au milieu du péril. Pour eux c'est leur façon de dire le Christ dans sa posture de résurrection.

Nous allons chercher à détecter cela dans l'Écriture même.

► On trouve des croix dans d'autres domaines, par exemple la croix du mérite, la croix de la Légion d'honneur, la croix de guerre...

J-M M : Ceci nous ouvre à autre chose : la croix comme une espèce de critère qu'elle peut être en vérité. Car nous verrons que, pour les anciens, la croix est un principe de discernement, par exemple ce qui distingue la droite et la gauche comme le faste et le néfaste. Elle a à voir avec un certain jugement.

Il y a un mot du II^e siècle qui est très fréquent : "la croix fixe et sépare" :

- elle fixe dans la symbolique du pieu qu'on enfonce : le premier élément de la croix c'est le pieu³, donc la relation ciel / terre ;
- mais d'être fixée, cela ouvre des espaces ou des qualités d'espaces différentes ; et ceci est même lié à la croix comme faisant fuir les démons.

2) Le rapport à la croix aujourd'hui.

► Une croix ne laisse jamais neutre. Et elle peut induire des sentiments positifs ou négatifs c'est-à-dire qu'on peut la rejeter ou elle peut nous parler. Je vois en particulier les réactions des gens devant la croix que je porte, aucun n'est indifférent.

J-M M : Une croix reste aujourd'hui un signe de contradiction, c'est-à-dire qu'on est pour ou contre. Peut-être que la même personne peut parfois être en répulsion par rapport à la croix et d'autres fois non ; à l'intérieur d'une même personne et aussi d'une personne à une autre. Le rapport à la croix n'est pas neutre. Sans doute on parle beaucoup aujourd'hui des problèmes de vêtements, de burqa (ou burka)... mais les intolérances à la croix ont été grandes : les problèmes dus au fait que la croix était à l'école, la croix était dans les tribunaux. Voilà qu'une sensibilité neuve apparaît qui ne supporte pas leur présence en ces lieux. Il faut prendre acte des situations de ce genre.

³ Dans le Nouveau Testament le mot grec qui correspond au mot "croix" est *stauros* qui désigne un pieu (ou un poteau dressé) tant en grec classique qu'en koinè. Comme instrument de supplice, il renvoie au poteau servant à des exécutions par pendaison, par empalement ou par strangulation. Quand les évangélistes rapportent que Jésus a eu à porter sa croix, cela désigne en fait le *patibulum* latin, cette poutre horizontale qu'on fixait soit au-dessus (T), soit au milieu (+) d'un poteau vertical. Par ailleurs le mot *xulon* qui signifie bois, poutre, arbre, est également employé 5 fois (« Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous-car il est écrit : Maudit est quiconque est pendu au **bois** » Ga 3, 13). Le mot hébreu *ets* correspondant à "arbre", désigne aussi le poteau ou pieu sur lequel un corps était pendu (Gn 40, 19 ; Dt 21, 22 ; Jos 8, 29...).

► La croix a été supprimée de beaucoup d'endroits pour raisons de laïcité. Il y a sans doute beaucoup de gens qui adhèrent à cette distinction.

J-M M : Il nous faudra beaucoup de recul car pour ce qui nous concerne il ne s'agit pas de critiquer ceci et cela. Nous avons vécu jadis dans un moment où l'avancée de la culture se faisait en liaison avec les choses de l'Église, c'était un moment de chrétienté, et je ne dirai pas que tout cela fut mauvais, loin de là. Mais nous ne sommes plus à ce moment de chrétienté, la situation de l'Évangile dans le monde est neuve par rapport à cela⁴. Cela peut paraître négatif à certains égards, mais ça a aussi son côté absolument positif. Donc nous serons très prudents sur des points de ce genre.

3) Divers aspects de la croix dans la société.

► On a l'expression : « faire une croix dessus ».

J-M M : C'est très intéressant : la croix ici c'est la croix qui biffe, qui barre.

► La croix peut être aussi l'invisible liaison des quatre points cardinaux, à la fois convergence et diffusion.

J-M M : À l'origine, on appelait *cardo* la rue centrale de la ville qui, dans les villes romaines, était coupée par le *decumanus*. Le mot cardinal vient de là⁵.

► Chez moi on faisait une croix avec le pouce sur le pain avant de l'entamer.

J-M M : Chez nous, c'était avec la pointe du couteau. Il y a encore des gens qui le font à la campagne.

► Des crucifix, pour moi il y en a principalement deux : il y a le Christ habillé en gloire, grosso modo dans les douze premiers siècles, et puis un Christ atroce, nu, supplicié, ceci à partir de l'époque de la grande peste ou un petit peu avant : à ce moment-là dans certaines familles il y avait deux morts pour un vivant et c'était difficile de laisser un Christ en gloire.

J-M M : C'est l'histoire de l'iconographie de la croix. Nous essaierons de pointer quelques repères dans cette histoire⁶. Parmi les Christ douloureux les plus connus, il y a celui du retable d'Issenheim près de Colmar.

► Maintenant la tendance va à un Christ sans le bois de la croix.

J-M M : Et aussi une croix sans le Christ. D'ailleurs ma grand-mère disait “un Christ” pour un crucifix. Elle ne disait pas “un Christ” pour désigner la statue du Sacré-Cœur sur la

⁴ Commentant *La quatrième hypothèse : sur l'avenir du christianisme* de M. Bellet, J-M Martin disait : « Cette idée m'est familière dans la formulation suivante : l'Évangile a donné naissance à une chrétienté (la chrétienté médiévale) puis à un christianisme qui se connumère comme les autres "ismes" ; et enfin à ce que j'appelle de mes vœux : le règne de la christité, c'est-à-dire que la chose du Christ (ou l'Évangile) ne soit pas nécessairement prise, emprisonnée, dans des institutions. » ([Fin du christianisme ? « Je m'en vais et je viens. »](#))

⁵ Le mot *cardo* signifie “pivot”, “gond de porte”, et en termes d'orientation il désigne l'axe nord-sud autour duquel semble pivoter la voûte céleste, et le *cardo maximus* est la voie d'axe nord-sud la plus importante d'une ville romaine. L'origine du mot *decumanus* est probablement en rapport avec le nombre dix (latin *decem*), il désigne un axe est-ouest d'une cité. À la croisée du *cardo maximus* et du *decumanus maximus* d'une cité, on trouvait en général le forum. L'adjectif “cardinal” vient de *cardo*, c'est ce « qui sert de pivot », mais le mot a pris le sens de « capital, principal, essentiel... ».

⁶ Cf chapitre VI, III, 1), b) Représentations de la croix.

cheminée, c'était "le Sacré-Cœur". Je pense que le rapprochement entre crucifixion et Christ dans une étymologie populaire totalement fautive devait jouer un rôle.

► Je pense à la façon dont les juifs ont considéré la croix dans l'histoire. Elle heurte leur sensibilité car un cadavre c'est une impureté. De plus ils ont été persécutés en son nom.

J-M M : La croix ici est un signe conflictuel d'appartenance raciale. C'est un moment et un aspect de l'histoire de la croix. Et c'est la question de la responsabilité de la mort du Christ au cours des siècles.

4) Pourquoi la mort sur la croix ?

► Pourquoi n'a-t-on pas tué Jésus d'une autre manière ? Pourquoi la mort sur la croix ?

J-M M : Pourquoi pas une autre manière comme la lapidation⁷ ? Cela a un sens. La mort sur la croix a un aspect de mort infamante souligné dès l'origine⁸. Il y a même une malédiction dans le Deutéronome : « *Maudit celui qui pend au bois* » (Dt 21, 23)⁹, cité par Paul en Galates 3, 13. Donc la croix signe de vie et la croix signe de mort. Nous allons lire cela dès le texte de Philippiens 2.

► Le Christ prend le poids de la souffrance pour nous en libérer. Quelle est la fonction de la souffrance christique par rapport au salut de l'homme ?

J-M M : C'est une question immense...

⁷ Dans le Moyen-Orient Jusqu'à l'occupation de la Palestine par les Romains, la peine de mort est le plus souvent exécutée par lapidation. En se référant aux mœurs de l'époque on peut trouver des raisons pour justifier cet emploi de la croix pour Jésus, mais pour saint Jean c'est "*afin que s'accomplisse la parole que Jésus avait dite, lorsqu'il indiqua de quelle mort il devait mourir*" (cf l'annonce faite par Jésus à Nicodème en Jn 3, 14 et Jn 12, 32).

⁸ « Le Nouveau Testament dans son ensemble est timide sur la croix : le verbe *stauroô* (crucifier) et le substantif *stauros* (croix) figurent respectivement 46 et 27 fois. Or, les deux-tiers de tous ces emplois sont concentrés dans les récits évangéliques de la passion où il est inévitable d'en parler, et parmi les 22 autres emplois qui restent, 12 se retrouvent dans l'épître aux Galates et dans les deux premiers chapitres de 1. Corinthiens. On note donc une grande réserve vis-à-vis de ces mots. Et quand on regarde les formulaires traditionnels de la foi tels que transmis par Paul (1 Th 4, 14; 1 Co 15, 3; 2 Co 5, 15; Rm 8, 34; Rm 14, 15), on remarque qu'il n'est pas question de la croix. [...] Cette pratique semble remonter aux Perses comme en témoigne Hérodote et Thucydide (Ve siècle). Chez les Grecs, on en a un écho au I^{er} siècle à l'époque d'Alexandre le Grand et de Platon. Cette pratique semble être passée chez les Romains au I^{er} siècle avant J.C. par l'Afrique du Nord, en particulier Carthage, et au I^{er} siècle de notre ère elle était bien connue dans les différentes régions de l'empire. Ce mode d'exécution était réservé uniquement aux esclaves criminels, comme l'affirme clairement Cicéron (I^{er} av. J.C.), et jamais elle ne saurait être appliquée à l'égard des citoyens romains. La crucifixion était également connue en Palestine. C'est l'historien juif Flavius Josèphe qui raconte diverses crucifixions, surtout pratiquées par des chefs étrangers, qui s'échelonnent du II^e siècle av. J.-C. à la période qui suit la destruction de Jérusalem en l'an 70. Il note un certain nombre de crucifixions massives, comme celle à l'égard de ces 800 Juifs, des opposants Pharisiens, ordonnées par le juif hasmonéen Alexandre Jannée (88 av. J.C.), ou encore à l'égard de ces 2 000 hommes lors du soulèvement de Judas au temps d'Archélaüs (4 av. – 6 ap. J.C.). La plupart du temps les victimes sont des gens qu'on considère comme des rebelles, des bandits, des terroristes ou des agitateurs. » (Michel Gourgues, *Le Crucifié. Du scandale à l'exaltation*. Montréal- Paris : Bellarmin-Desclée, coll. Jésus et Jésus-Christ 38, 1988)

⁹ « Si un homme, coupable d'un crime capital, a été mis à mort et que tu l'aies pendu à un arbre, son cadavre ne pourra être laissé la nuit sur l'arbre; tu l'enterreras le jour même, car un pendu est une malédiction de Dieu, et tu ne rendras pas impur le sol que Yahvé ton Dieu te donne en héritage. » (Dt 21, 22-23). D'après Michel Gourgues (op. cité) l'expression "être pendu à un arbre" renvoyait à la crucifixion dans le Judaïsme contemporain de Jésus, ainsi le laisse entendre un texte de la grotte 4 de Qumran où il est question d'« hommes pendus vivants sur le bois » en faisant référence aux crucifixions massives d'Alexandre Jannée.

Proposition pour la suite de la retraite.

Tout ceci était une sensibilisation. Vous pouvez essayer de lire de façon prévisionnelle le texte de Philippiens (Ph 2, 6-11). L'expression "mort sur la croix" se trouve ici à l'extrême pointe d'une descente à partir de quoi s'énonce : « *C'est pourquoi Dieu l'a relevé...* ». Que veut dire ce "pourquoi" ? Il y a beaucoup de choses qui sont archi-classiques à notre oreille mais qui demanderaient à être entendues peut-être plus attentivement.

Homélie lors de la messe célébrée par J-M Martin

Évangile du jour : Mt 12, 14-21.

Les pharisiens se réunirent contre Jésus pour voir comment le faire périr. Jésus, l'ayant appris, quitta cet endroit ; beaucoup de gens le suivirent, et il les guérit tous. Mais Jésus leur défendit vivement de le faire connaître. Ainsi devait s'accomplir la parole prononcée par le prophète Isaïe : « *Voici mon serviteur que j'ai choisi, mon bien-aimé en qui j'ai mis toute ma joie. Je ferai reposer sur lui mon Esprit, aux nations il fera connaître le jugement. Il ne protestera pas, il ne crierà pas, on n'entendra pas sa voix sur les places publiques. Il n'écrasera pas le roseau froissé, il n'éteindra pas la mèche qui faiblit, jusqu'à ce qu'il ait fait triompher le jugement. Les nations païennes mettent leur espoir en son nom.* »

Je prends opportunément appui sur cette citation du prophète Isaïe en tant qu'elle révèle une constante des écritures de notre Nouveau Testament et en particulier de saint Jean : « *Voici mon serviteur que j'ai choisi, mon bien-aimé en qui j'ai mis toute ma joie.* » ; « *Voici mon serviteur* » qui deviendra « *Voici mon fils* ». Nous attendons du texte de demain (Ph 2) d'entendre que serviteur et fils, dans l'esprit du Nouveau Testament, c'est la même chose. Le fils (le serviteur) "bien-aimé".

"Le fils bien-aimé" est une expression qui, dans l'Ancien Testament, désigne Isaac, c'est-à-dire le fils de la promesse, celui qui a en lui toutes les semences de la descendance qui sera nombreuse comme les étoiles du ciel, les grains de sable sur le littoral. Or c'est la salutation que Dieu fait à Jésus dans la scénographie du Baptême du Christ qui ouvre les évangiles et singulièrement l'évangile de Jean : « *Tu es mon Fils bien-aimé en qui je me suis complu* » ; « *serviteur que j'ai choisi, mon bien-aimé en qui j'ai mis ma joie.* »

C'est très bien que l'Évangile s'ouvre par une salutation. Dieu salue, il salue le Fils dans cette dénomination, et saluant le Fils il salue l'humanité tout entière. La première Église a constamment entendu cela, le "Fils un" qui ne signifie pas un parmi d'autres ou un seul (fils unique) mais le Fils un et plein de la donation qui est la vérité (grâce et vérité), plein de la multitude des hommes qui sont tous donation de Dieu.

Rien n'est mieux pour commencer un moment de recueil que de se mettre sous la salutation de Dieu, sous la bénédiction paternelle. C'est en faisant allusion à la même chose

que saint Paul dit : « *Béni soit le Dieu et Père qui nous a bénis* – bénir est en tout cas une façon d'accueillir, de saluer, de dire bien (*eulogéin*) ; donc se mettre sous la parole d'accueil, se savoir accueilli – *il nous a bénis dans les lieux célestes* » (Ep 1, 3), ceci a lieu quand le Père, ouvrant le ciel à la terre, parle et dit « *Tu es mon Fils bien-aimé* ». Il s'adresse au Fils Un mais plein de toute la filiation destinée à être répandue, et dont nous sommes les parties prenantes, recevantes.

« *Je ferai reposer sur lui mon pneuma (mon Esprit)* », cet Esprit dont il est plein : il est plein de grâce et vérité qui sont des noms de l'Esprit. Et cet Esprit qui est en plénitude dans le Christ est fait pour que, par sa résurrection et son absentement de ce monde sous un mode, il soit présent sous le mode du Ressuscité – car c'est constamment cela : Jésus s'en va et vient dans le même temps, il s'en va d'une certaine manière pour qu'il puisse venir de façon plus répandue et plus intime : c'est la donation de l'Esprit de résurrection qui nous constitue fils de Dieu.

J'anticipe ici, nous verrons demain dimanche la visite des anges (les envoyés) à Abraham et la prophétie faite à Sarah. Elle sera mère d'Isaac, le fils unique.

Et nous entrons, nous nous laissons saluer, parce que nous avons entendu que nous sommes les enfants de Dieu dans le Fils bien-aimé. C'est cela qui nous permet de poursuivre notre prière, notre réponse ; et parce que nous sommes les enfants, cela nous habilite à dire « Notre Père qui es aux cieux » et ce qui s'ensuit.

Amen.

Chapitre II

Philippiens 2, 6-11

Nous entrons dans la lecture. J'ai choisi d'y entrer sans préalable, sans explication ni justification de méthode (pourquoi lisons-nous ainsi...). Nous entrons dans un texte très connu et c'est le danger parce que nous croyons que nous le connaissons. Un texte d'évangile n'est jamais une affaire entendue, c'est toujours une affaire à entendre.

Nous entrons dans un texte comme on entre dans un lieu. C'est Jésus lui-même qui dit : « *Si vous demeurez dans ma parole* » donc c'est une demeure, on y habite, on y entre, on en sort, on y revient. C'est un espace. Du même coup il faut essayer de s'orienter et on sait que quand on entre dans un espace pas très connu, ça pose des problèmes d'orientation, fut-ce dans cette maison de Nevers même, n'est-ce pas.

I – Étude de Ph 2, 6-11

Je fais un calque pour nous permettre de travailler. Ce n'est pas véritablement une traduction... mais que veut dire le mot traduction, vous savez que ceci pose beaucoup de problèmes, les universités commencent à créer des chaires de traductologie.

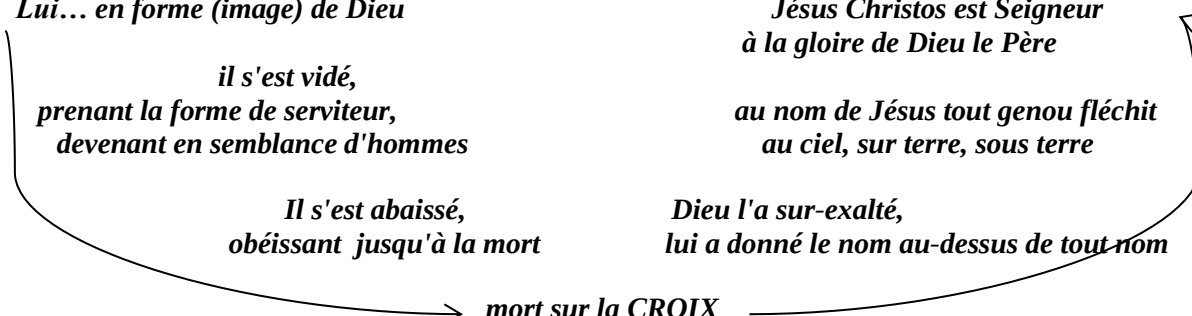
« ⁶*Lui [le Christ] qui, existant en forme de Dieu a jugé non prenable d'être égal à Dieu*
⁷*Mais il s'est vidé prenant la forme de l'esclave (du serviteur), devenu en ressemblance d'homme ; et pour la figure trouvé comme [s'il était] un homme.* ⁸*Il s'est abaissé lui-même devenu obéissant jusqu'à la mort et une mort sur la croix* ⁹*Et c'est pourquoi Dieu l'a sur-exalté (élevé plus haut que tout) et lui a donné gracieusement le nom qui est au-dessus de tout nom* ¹⁰*Afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse des célestes, des terrestres et des infra-terrestres, et que toute langue confesse que Jésus Christos [est] Seigneur pour la gloire du Dieu Père. »*

1) Deux remarques préalables.

- **Le mouvement du texte : descente / remontée, kénose / plénitude.**

Une première question d'orientation dans ce texte : il apparaît qu'il y a une sorte de double mouvement alterné, à première écoute : d'abord ce qu'on pourrait appeler une descente, puis une montée. La descente est marquée par le « *il s'abaissa (s'humilia)* » et la montée est introduite en réponse par « *il l'a surexalté (il l'a relevé)* ».

Ce double mouvement oppose aussi un vidage (un évidement, une évacuation de soi), qu'on appelle la kénose, « *il s'est vidé* », à un Plérôme (le mot n'est pas là), un emplissement, qui est la réception d'une donation, une donation gratuite.

KÉNOSE (évacuation de soi)**EMPLISSEMENT***Lui... en forme (image) de Dieu**il s'est vidé,
prenant la forme de serviteur,
devenant en semblance d'hommes**Il s'est abaissé,
obéissant jusqu'à la mort**Jésus Christos est Seigneur
à la gloire de Dieu le Père**au nom de Jésus tout genou fléchit
au ciel, sur terre, sous terre**Dieu l'a sur-exalté,
lui a donné le nom au-dessus de tout nom* **mort sur la CROIX**

On est tenté de penser que ce mouvement, sous cette forme, est comme une sorte de mouvement respiratoire, comme une expiration qui est la condition pour que je puisse respirer, ou l'autre face, l'autre moment, l'autre aspect de la respiration. Bien sûr tout ce qui est de l'ordre du respir peut faire penser au pneuma (au souffle), le mot n'est pas prononcé.

- **« Comme s'il était un homme » : une expression qui pose problème.**

Chemin faisant, dans la traduction que j'ai donnée, nous avons pu avoir l'oreille alertée de façon inquiète, car le texte avait l'air de dire qu'il était « Comme s'il était un homme ». Juste avant le mot “en similitude” est employé chez Paul d'une façon qui marque plutôt une différence, pas la parfaite semblance : il est devenu "en semblance d'hommes" (*en homoiômati anthrôpon*). Il faut connaître le vocabulaire de Paul pour cela. En traduisant : « Il a été trouvé comme un homme » c'est-à-dire « comme s'il était un homme », je me suis permis de faire une traduction qui fasse problème. Et ça fait problème. Je laisse maintenant cette question en suspens, peu de temps, parce que sa solution sera très heureuse et nous obligera à lire le texte autrement que nous ne le faisons spontanément.

2) Référence du texte à l'Ancien Testament.¹⁰

Les différents termes et expressions qui composent ce texte – il y a peut-être à la base un hymne connu dans l'Église avant l'écriture de Paul – sont tous et toutes puisés à un lieu de l'Écriture, ou bien ont leur résonance dans un autre lieu de l'Écriture. Par ailleurs nous savons que tout texte du Nouveau Testament est implicitement ou explicitement référencé à l'Écriture (la *Graphê*), ce que nous appelons l'Ancien Testament. Détecter la référence porteuse, la référence sous-jacente, est de première importance pour bien entrer dans un texte. Nous verrons à quel point c'est constitutif de l'Évangile.

a) Le double témoignage : l'Ancien Testament / le "nous" des apôtres.

L'Évangile ne dit rien d'autre que « *Jésus est mort et ressuscité* », ou s'il dit quelque chose d'autre, ça n'a de sens qu'à partir de ce foyer de sens. Or « *Jésus est mort et ressuscité selon les Écritures* », car l'Écriture est témoignante de cela. Un témoignage n'est pas ce que nous appelons aujourd'hui une preuve, c'est autre chose.

¹⁰ Ces réflexions de J-M Martin sur Ph 2, 6-7 référés à Gn 1-3 ont été reprises et un peu réorganisées dans un message qui comporte la lecture d'autres versets (1Cor 15, 20-23 et 45-49 et Rm 5, 12-14 : [Les deux Adam : Christ de Gn 1 / Adam de Gn 2-3 ; Relecture de Image et ressemblance de Gn 1, 26 d'après Ph 2, 1Cor 15, Rm 5.](#)

“Jésus est mort et ressuscité” est donc témoigné par l'Écriture, mais en même temps par "les témoins de la résurrection". L'Écriture est désignée traditionnellement par la double référence “la Loi et les Prophètes”, ce qui correspond à Moïse (la Loi) et Élie (les Prophètes). Donc les témoins sont l'Écriture (Moïse et Élie), et le "nous" apostolique.

Je vous donne un exemple. La dimension de résurrection qui est présente en Jésus de toujours n'est pas manifestée avant sa Résurrection sinon dans quelques échancrures, les deux principales étant l'épiphanie sur le fleuve, c'est-à-dire le Baptême dont nous allons parler à partir de Jean après-demain, et la Transfiguration. Or à la Transfiguration nous avons la présence témoignante de Moïse et d'Élie (l'Écriture), et de Pierre, Jacques et Jean (“nous” les apôtres).

● Exemple de cette structure dans le Prologue de l'évangile de Jean¹¹.

Nous venons de voir que Moïse et Élie désignent l'Écriture. Or, comme l'écriture de la Genèse est attribuée à Moïse, toute citation de la Genèse convoque Moïse comme témoin. Enfin Élie lui-même est lu traditionnellement dans la figure de Jean-Baptiste.

Le Prologue de Jean est donc construit de cette manière :

- ◆ on a : « ¹Dans l'arkhê était le Logos [...] ⁴Ce qui est advenu en lui était vie, et la vie était la lumière des hommes ». Ceci est témoignage de **Moïse** car il correspond à ce qui est écrit en Gn 1 : dans l'arkhê... Dieu dit la première Parole (Logos) : “Lumière soit” ;
- ◆ aussitôt après (v.6-8) on a le témoignage du Baptiste donc le témoignage d'**Élie** ;
- ◆ puis c'est **nous** (le nous des apôtres) : « nous avons contemplé sa gloire » (v. 14)
- ◆ à nouveau (v. 15) le Baptiste donc **Élie** ;
- ◆ et à nouveau **Moïse** « ¹⁷la loi fut donnée par Moïse ; la grâce et vérité furent par J.C. »

Autrement dit la structure même de l'épiphanie de la Transfiguration se trouve dans le Prologue, c'est-à-dire dans l'épiphanie du Baptême (nous le verrons après-demain)¹².

● Exemple de cette structure en 1 Cor 15, le cœur du Credo¹³.

Chez Paul lui-même j'aimerais que vous preniez soin de lire des éléments du chapitre 15 de la première épître aux Corinthiens qui est le grand chapitre sur la résurrection. Il commence par dire ce qu'est l'Évangile au singulier :

« ¹Je vous fais connaître, frères, l'Évangile dont je vous ai évangélisés et que vous avez reçu, dans lequel vous vous êtes tenus ²et par lequel vous êtes saufs. [...] ³Car je vous ai livré (transmis) en premier ce que j'ai moi-même reçu, à savoir que Christ est mort pour nos péchés selon les Écritures, ⁴qu'il a été enseveli et qu'il est ressuscité le troisième jour selon les Écritures, ⁵et qu'il s'est donné à voir à Pierre, puis aux douze, [...] ⁸et au dernier de tous comme à un avorton, il s'est donné à voir à moi aussi. »

Ce passage rappelle le « Je crois en Dieu »¹⁴ : “il est mort [...], et il est ressuscité le troisième jour selon les Écritures”. Nous avons là le cœur du Credo, tout le reste est après. Il s'agit de l'Évangile au singulier.

¹¹ Ceci est traité dans la session *Prologue de l'évangile de Jean*, chapitre II, I - 4° (tag [JEAN-PROLOGUE](#)).

¹² Voir le I du chapitre IV.

¹³ Le texte de 1 Cor 15 fait l'objet du chapitre III, on peut aussi aller voir une méditation de J-M Martin qui vient d'une autre rencontre [1 Cor 15, 1-11: L'Évangile au singulier](#)..

L'Évangile consiste essentiellement en mort / résurrection, et il faudrait ajouter « *pour nos péchés* » mais qu'est-ce que ça veut dire ? C'est que mort et résurrection ne sont pas des anecdotes qui concernent le Christ singulièrement. L'humanité entière est incluse dans cette affaire – ça appartient aussi au cœur de l'Évangile –, et de cela témoignent les Écritures et “nous”, ceux à qui il fut donné de voir. Voyez la structure de base.

b) L'écriture de saint Paul référée aux deux Adam.

Quelle Écriture est à l'arrière-plan de Ph 2 ? Ce qui est à l'arrière-plan de notre texte, c'est une adamologie, c'est-à-dire une référence à Adam. C'est fréquent chez Paul. Il y a chez lui une adamologie très développée, très subtile, vous allez en trouver dans 1 Cor 15. Cette adamologie fait une différence fondamentale entre Adam de Gn 1 et Adam de Gn 2 et 3.

Et cela se rencontre de façon explicite chez un juif contemporain de Jésus, mais un juif hellénisé, Philon d'Alexandrie, qui a produit des commentaires magnifiques de l'Ancien Testament. C'est intéressant de voir ce qu'il garde d'une tradition qui serait plus palestinienne, et ce qu'il apporte. C'est même légèrement antérieur à nos écritures du Nouveau Testament. Or quand il arrive au chapitre 2 de Genèse et qu'il fait mention de Adam, il dit que celui-ci est “un autre”, ce qui suppose qu'il y ait deux Adam¹⁵.

Voici les deux Adam en question pour Philon :

Gn 1, 26-27 « Dieu dit : “Faisons *adam* (un homme) à notre image, selon notre ressemblance...” Dieu créa l'*adam* à son image : il le créa à l'image de Dieu ; mâle et femelle il les créa.»

Gn 2,7 « YHWH Dieu façonna l'*adam*, poussière de l'*adama* (argile, glaise), il insuffla en ses narines une haleine de vie : et c'est l'*adam*, une âme vivante ! »

• Les deux Adam en 1 Cor 15.

Or les deux Adam vous les trouvez en 1 Cor 15 : regardez bien comment ils sont caractérisés l'un et l'autre. L'un est céleste et l'autre terrestre, il est même boueux c'est-à-dire formé de la boue, de la poussière de la terre (versets 46-49).

Le premier Adam, pour Paul, c'est Adam terrestre qui est celui de Gn 2-3, et le deuxième Adam, c'est le Christ qui est pourtant celui de Gn 1, ce qui est normal ; c'est-à-dire que le terrestre est premier dans l'ordre d'apparition, mais l'Adam second est premier dans l'ordre de l'être, il est second dans l'ordre de l'apparition seulement. C'est un principe fondamental de la temporalité chez saint Paul mais surtout chez saint Jean où le Baptiste dit : « *Celui-ci (le Christ) vient après moi parce qu'avant moi il était* » (Jn 1, 15). Le plus archaïque est tenu en réserve et devient le second dans l'apparition, ce qui correspond à nos deux naissances dans notre vie à nous : nous avons une naissance d'une adamité terrestre première, et il faut naître d'en haut mais ça veut dire naître de plus originaire, c'est-à-dire que notre identité la plus fondamentale et la plus essentielle n'apparaît pas lors de notre naissance au sens banal du terme.

¹⁴ Dans le Credo : « Crucifié pour nous... il souffrit sa passion et fut mis au tombeau. Il ressuscita le troisième jour conformément aux Écritures ». Voir la retraite *Credo et joie* (tag [CREDO](#)).

¹⁵ Dans le *De opificio mundi* §§ 134-135, Philon en arrive à Gn 2 (dont l'auteur est Moïse pour lui) : « Moïse dit ensuite “Dieu façonna l'homme en prenant une motte de terre et il souffla sur son visage un souffle de vie.” Il montre par là très clairement la différence du tout au tout qui existe entre l'homme qui vient d'être façonné ici et celui qui avait été précédemment engendré à l'image de Dieu. »

c) *Morphê* (forme) et "comme un homme": référence à Gn 1-3.

- Le mot *morphê* (v. 6) référé à l'image.

Ce qui dans le texte nous permet de faire cette référence à Adam, c'est le vocabulaire.

En effet, il est dit « ⁶*Lui qui, existant en morphê (forme) de Dieu* », or le mot *morphê* a la même signification que le mot *eikôn* (image) employé pour désigner l'homme fait à l'image de Dieu. Mais le mot "image" ne doit pas s'entendre au sens qu'il a chez nous, car dans notre sens usuel le mot image est une reproduction dégradée, inférieure par rapport au modèle. Le mot image ici dit au contraire la manifestation plénrière de ce qui était en secret : c'est venir à visibilité. Nous sommes dans une pensée qui n'est pas la pensée du faire mais la pensée de l'accomplir. On ne fait que ce qui n'est pas, on n'accomplit que ce qui est déjà sur mode inaccompli, c'est-à-dire sur mode séminal, en semence¹⁶.

Parenthèse sur les deux œuvres de Dieu en Gn 1 selon Jn 5, 17.

C'est ce type de lecture que font saint Jean aussi bien que Philon d'Alexandrie au premier chapitre de la Genèse. Par ailleurs ils lisent les six premiers jours comme la déposition des semences, et non pas comme la fabrication du monde ; et le septième jour cesse la déposition des semences, et commence l'autre œuvre qui est la croissance des semences. Aussi nous sommes dans le septième jour : tout ce que nous appelons l'histoire de l'humanité, c'est le septième jour. « *Mon Père œuvre jusqu'à maintenant* (en ce jour de sabbat qui est le septième jour) » (Jn 5, 17)¹⁷ Cela fait problème aux interlocuteurs de Jean. Oui mais ce n'est plus l'œuvre de déposition des semences, c'est l'œuvre de la croissance. Vous trouverez cela aussi en 1 Cor 15, à propos du rapport semence et fruit (v. 35-38), c'est une structure de base de la pensée néotestamentaire, et ça change tout par rapport à une idée de créationnisme fabricationniste.

- Image et ressemblance en Gn 1.

Le mot *eikôn* (ou *morphê*) qui traduit l'hébreu *tselem* dit l'image plénrière, l'image pleinement accomplie, la venue à visibilité. Il est l'image de l'invisible c'est-à-dire le visible de l'invisible, la venue à visibilité de l'invisible qui reste invisible à d'autres égards : « *eikôn tou theou tou aoratou* (image du Dieu invisible) » (Col 1, 15).

Or il y a image (*tselem*) et ressemblance (*demût* en hébreu)¹⁸ :

- Chez les Pères de l'Église l'image sera entendue rapidement au sens platonicien, c'est-à-dire au sens dégradé comme nous le faisons aujourd'hui, et la similitude sera l'accomplissement plénier¹⁹.
- Dans l'hébreu c'est le contraire, *tselem* est l'image pleinement accomplie, la venue à visibilité alors que *demût* est plutôt une ombre apparente ou autre chose de ce genre.

¹⁶ Cf [Caché/dévoilé, semence/fruit, sperma/corps, volonté/œuvre...](#)

¹⁷ Cf [Jn 5, 17-21: le shabbat en débat. Les 7 jours et les 2 œuvres de Dieu \(Gn 1\)](#).

¹⁸ En hébreu : « Faisons un homme à notre image (*be-tsalmênû*), selon notre ressemblance (*ki-dmûtênû*) », en grec : « Faisons un homme **selon** notre image et selon ressemblance (*Poiêsômen anthrôpon kat eikona êmeteran kai kath homoiôsin*). »

¹⁹ « Faisons l'homme à notre image et ressemblance » : le Christ, lui, réalisa pleinement cette parole que Dieu avait dite, tandis que les autres hommes sont entendus au sens de l'image seule (*kata monên noeitai tèn eikona*) » (Clément d'Alexandrie, *Pédagogue* I, 12,98,3 (SC 70,284). Pour les Pères grecs, l'image de Dieu est donnée à l'homme, l'effort de son existence consiste à acquérir la ressemblance envers Dieu.

Ceci marque l'importance dès le II^e siècle du langage philosophique occidental sur la lecture de l'Écriture ancienne, et même du Nouveau Testament. Et "ressemblance" est le mot que nous avons rencontré à propos de « *devenu en ressemblance d'homme, et pour la figure trouvé comme un homme* ».

- **« Comme un homme » (v. 7) référé à la ressemblance.**

Vous allez voir que « *comme un homme* » qui nous choquait tout à l'heure, a une signification approximative qu'il ne faut pas effacer du texte parce que le mot "homme" ne signifie pas ce que nous, nous appelons la nature humaine. Bien sûr qu'il a pleinement une nature humaine si on parle le langage de la nature. Seulement le mot de nature est un mot totalement ignoré du Nouveau Testament. Dans les quelques endroits où il se rencontre, il n'a pas du tout la signification de ce que signifie la notion de nature humaine.

- **Les deux Adam : deux types d'homme.**

Ce qui est comparé ici ce n'est pas Dieu et la nature humaine ; mais c'est²⁰ :

- l'homme à l'image (l'homme pleinement accompli en tout cas séminalement) qui est le Christ,
- et l'humanité adamique pécheresse.

Le Christ a une semblance d'humanité pécheresse puisqu'« *il n'a pas connu le péché* » (2 Cor 5, 21). Ceci est un point très important, ça nous permet de bien conserver le texte avec la signification dégradée du mot "ressemblance" ici, et aussi l'emploi du "comme" : « comme s'il était un homme » c'est-à-dire comme un homme adamique pécheur.

Au verset 7 il faut entendre : « Pour la figure, trouvé comme un "homme adamique pécheur" ». Je vais donc lire autrement même les premiers versets.

2) Lecture suivie de Ph 2, 6-11.

Vous savez qu'il y avait des traductions autrefois qui disaient : « Lui qui existait dans la nature divine », et ce n'est pas si ancien. C'est un contresens évident puisque le concept de nature n'existe pas dans le Nouveau Testament, pas plus que le concept de personne par exemple, ce qui pose des questions pour la notion de Trinité mais des questions intéressantes²¹. Ce n'est pas négatif ce que je dis.

- **Verset 6. Mains aux doigts crochus ou mains ouvertes**

« ⁶*Lui [le Christ] qui, existant en forme de Dieu n'a pas jugé prenable (harpagmon) l'égalité à Dieu* », c'est-à-dire que l'homme qui est image plénière de Dieu, qui est le visible de l'invisible, ne se comporte pas comme Adam de Gn 2-3 car le mot *harpagmon* correspondant au geste de saisir – Harpagon vient de là²² –, ce sont les doigts crochus.

²⁰ J-M Martin parle aussi de la même chose en termes de posture : « La posture n'est pas quelque chose que l'on prend à son gré, il s'agit de la posture constitutive. La christité est une humanité dans une posture constitutive. L'adamicité pécheresse est une autre humanité, et une humanité dans la posture captatrice et donc mortelle, ceci pour reprendre l'opposition entre les deux Adams qui se trouve implicitement dans Ph 2. »

²¹ Cf [La notion de "nature" en philosophie et en christianisme au cours des siècles ; retour à l'Évangile](#) et [La notion de "personne" en philosophie et en christianisme au cours des siècles ; retour à l'Évangile](#).

²² Harpagon est le personnage principal de *L'Avaro* de Molière. Le mot est passé dans le vocabulaire pour désigner un homme d'une grande avarice.

Or ce qui caractérise Adam de Gn 2-3, c'est le geste de prendre le fruit selon la parole du serpent : « *Le jour où vous en mangerez [...] vous serez comme des dieux* (ou égaux à Dieu) » (Gn 3, 5)²³. Autrement dit, pour le Christ, le rapport à la divinité n'est pas un rapport de préhension mais un rapport de mains ouvertes, c'est-à-dire d'évacuation, car c'est la condition pour qu'il y ait donation. Or l'essence de l'Évangile, c'est la révélation de la donation gratuite, grand thème paulinien par ailleurs, qui se traduit dans d'autres lieux par le fait que le salut est par donation gratuite et non pas par mérite (pas par observance de la Loi). C'est le cœur de la pensée paulinienne.

Autrement dit, vous voyez que pour Paul tout l'Évangile est selon la Torah, mais tout l'Évangile est contre la Torah entendue comme Loi (comme *nomos*) : il est selon la Torah comme Écriture (*Graphê*) ; et il est contre la Loi entendue au sens où le salut serait obtenu par mérite, par observance de la loi. Ceci résume la pensée paulinienne.

- **Verset 7a. Parce qu'il est image de Dieu il se vide.**

« ⁷*Mais il s'est vidé...* » On est tenté de traduire : « *Bien qu'il soit image de Dieu, néanmoins il s'est évacué* », mais pas du tout, il n'y a ni “bien que”, ni “néanmoins”. Il faudrait plutôt entendre implicitement “parce que”²⁴ : c'est précisément parce qu'il est image de Dieu qu'il se vide puisque le vide appartient à la donation. Si je suis plein de moi, je ne peux recevoir. C'est la respiration dont nous parlions. Il y a un texte proche dans l'épître aux Hébreux où il y a *kaiper* (bien que) (« *Bien qu'étant Fils, il a appris de ce qu'il a souffert, l'obéissance.* » Héb 5, 8), mais c'est une autre lecture ; en Ph 2, ce n'est pas “bien que”.

- **Verset 7b. Le Serviteur vient à la méprise.**

On a donc : « ⁷*Mais lui-même s'est vidé* (dépouillé, *ekenôsen*) **prenant la morphê de serviteur** – ici c'est le même Adam de Gn 1 qui a la *morphê* de serviteur : le serviteur est “selon l'image”, alors que l'anthropos (l'homme) adamique de Gn 2 n'en a que la semblance – **devenant en semblance d'hommes, et quant à son aspect, trouvé comme un homme.** »

« *Il s'est vidé prenant la morphê de serviteur* », donc l'image de Dieu et l'image du serviteur c'est la même. Nous avons vu que *morphê* dit l'image plénière et il est dit ici que “l'homme à l'image de Dieu” a pris “la *morphê* de serviteur”, ce qui peut poser problème. Il faut voir que “prendre la *morphê* de serviteur” ne signifie pas “devenir un homme adamique pécheur qui serait un serviteur,” en fait il est “Le” serviteur. En effet, l'homme à l'image de Gn 1, pour autant qu'il n'est pas asservi à la prise, est assujéti à la vérité du divin, il est “asservi au don”. Et ici le mot asservi a besoin d'être raturé puisqu'il est celui du langage humain et n'est donc pas apte à dire ce qui est en question, seulement nous sommes obligés de l'utiliser car nous n'en avons pas d'autre.

²³ Cf [La parole de Dieu est une parole œuvrante \(Rm 1, 16\) qui nous arrive désœuvrée \(Rm 7 et Gn 3\)](#).

²⁴ J-M Martin n'est pas le seul à faire cette remarque. « La phrase “étant dans la forme de Dieu” est en général traduite de telle sorte que le contraste ressort : “bien qu'il fût dans la forme de Dieu”, mais on peut également traduire “parce qu'il était dans la forme de Dieu”, ou “alors qu'il était dans la forme de Dieu”. En traduisant ainsi on atténue le contraste entre “la forme de Dieu” qui est élevée et le triple abaissement sous la forme humaine, la forme de l'esclave et celle de la croix, et on indique que la réalité divine incarnée en Christ est révélée en tant que cruciforme, c'est-à-dire comme don de soi. » (d'après Harold W. Attridge, “La christologie kénotique et l'épître aux Hébreux”, *Etudes Théologiques et Religieuses* 2014, tome 89, p.295).

« *Quant à son aspect, trouvé comme un homme.* » Ici la méprise, car il y en a une, est du côté de celui qui regarde : il est trouvé comme un homme pour la figure, ce n'est pas l'identité de son comportement, mais le mode sur lequel il est trouvé. Il est trouvé dans une certaine méprise, c'est-à-dire qu'on se méprend à son sujet. Ceci est le deuxième moment de l'évacuation de l'image de Dieu. Le premier moment, c'est la condition même pour être dans l'espace de donation, l'espace du don. Mais ici cette évacuation, c'est "venir vers", c'est venir à la méprise. Voilà un thème surtout johannique, on le trouve ici si on prend bien soin de le considérer, il faut le souligner, contre la tradition.

- **Verset 8. Suite et fin du mouvement de descente.**

« ⁸*Il s'est abaissé (tapeinôsis : humilité)* ». Nous reprenons ce mouvement de descente qui est marqué par son propre abaissement. Tout l'essentiel de l'anthropologie néo-testamentaire est lié au souci d'évacuer l'autosuffisance de l'individu humain.

« *Il devint obéissant...* » le mot obéissance (*hupakoê*) n'a pas une connotation intéressante dans notre langue, mais il est bon dans le grec : *hup-akouos*, il est l'écouter ; la racine est celle du verbe *akouein* (entendre). Il est l'écouter, celui qui entend et qui entend la parole, la parole qui correspond à ce que saint Jean appelle *entolê* et qu'on traduit par précepte en pensant que ça correspond aux *mitsvot*²⁵ ; mais qu'on ne peut pas continuer à traduire par 'précepte', donc que je propose de traduire par "disposition" : il est l'écouter de la disposition. C'est l'écoute et c'est aussi la garde : garder les dispositions du Père « *Si vous m'aimez, vous garderez mes dispositions* » (Jn 14, 15).

« *... Obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix.* » Les échos de cela chez saint Jean se trouvent au chapitre 10 du bon Berger, vers le milieu : le bon Berger s'oppose au violent, mais il s'oppose aussi au salarié (au mercenaire, celui qui mérite son salaire) et il a pour caractéristique de se donner. Il se donne mais ça lui est propre parce qu'il lui est donné d'après du Père de pouvoir impunément se donner, et en cela il n'est pas à tous égards un modèle, il est celui qui accomplit le salut. Car il ne nous est pas donné de se donner de façon salvifique pour la totalité de l'humanité. « *Le Père m'aime pour cela que je pose ma psychê (ma vie) en sorte que je la reçoive à nouveau. Personne ne me l'enlève de moi, mais moi je la pose de moi-même. J'ai capacité de la poser et capacité de la recevoir à nouveau, j'ai reçu cette entolê (cette disposition) d'après de mon Père* » (Jn 10, 17-18).

- **Descente et remontée ne sont pas deux moments différents.**

« *Il devint obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix.* » Le mot de "croix" est au point le plus infime, le plus bas ici de notre texte. Nous allons commencer ce qu'on peut considérer comme une sorte de remontée ensuite, sauf que bien sûr il ne s'agit pas d'une descente et d'une remontée successives, nous verrons cela de façon explicite plus tard. Donc la croix ici est le plus bas et probablement, parmi l'inférieur de ce mouvement, il y a l'infamie. La croix est ici véritablement ce qui fait descendre plus bas encore que la simple mort : la mort sur la croix est la mort la plus infamante. Le terme même de malédiction (*katara*) est utilisé par Paul pour dire l'infamie de la croix dans un passage paradoxal très étonnant qui se trouve en Ga 3, 13.

²⁵ *Mitsvot* est le pluriel de *mitsva* qui signifie commandement en hébreu. Pour la traduction de *entolê* voir [Comment entendre le mot "commandement" dans le NT ? Exemples chez saint Jean.](#)

Cependant c'est la même ligne en sens inverse qui est la ligne de remontée, c'est-à-dire que s'esquisse ici quelque chose qui sera très important, le rapport de la croix d'infamie et de la croix de gloire : ce qui est la descente est aussi la remontée²⁶.

• Versets 9-10. Remontée.

« ⁹**Et pour cela Dieu l'a élevé** »²⁷ – n'entendez pas ça comme une sorte de récompense : il a été bien gentil, il vient de s'humilier donc on va le relever. Non ! Le Christ descend et monte, il vient et il s'en va, mais nous verrons que c'est la même chose. Nous n'en sommes pas encore là – **et il lui a donné** (*ékharisato*) – le mot paulinien ici c'est le mot *kharis*, la donation gratuite et gracieuse, c'est ce qui est aimable et gratuit, donc gracieux dans les deux sens du terme. Chez Jean, c'est surtout le verbe *didômi* (je donne) qui est un des verbes majeurs : le vocabulaire est légèrement différent mais la pensée est radicalement la même – **il lui a donné le nom** – nous avons déjà fait allusion à la difficulté de ce mot qui ne désigne pas une simple dénomination extérieure de quelque chose qui est déjà constitué, mais désigne l'appel intérieur qui constitue l'identité profonde de l'être. Tout le monde sait qu'en sémitique le nom désigne l'identité première de la personne, à tel point que Dieu est appelé *Hashem* (le Nom) (« le Nom béni soit-il ») – **le nom qui est au-dessus de tout nom**.

¹⁰**Afin qu'au nom de Jésus** – le mot “nom” est prononcé ici trois fois. Et les manifestations qui caractérisent la révérence due au nom sont dites à l'aide d'expressions qui sont traditionnelles, ici dans la génuflexion – **tout genou fléchisse** – c'est la façon dont on traduit le verbe hébreu qui signifie la prosternation. La Samaritaine dit : « *Où faut-t-il adorer ?* » (Jn 4, 20) comme on traduit, et c'est bien car c'est le sens, mais c'est dans la symbolique de la bouche (*os*, *oris* en latin) alors que dans le grec c'est *proskuneô* qui est dans la symbolique du genou (fléchir le genou) et dont l'équivalent hébraïque est la prosternation. La question est donc : « quel est le lieu sacré ? ». Pour s'orienter il faut repérer le lieu vers où se tourner, le lieu central. Ici, c'est l'immensité de ce petit épisode de la mort d'un homme jadis

²⁶ Pour penser cela il faut « renverser certaines conceptions de Dieu, où par exemple la majesté de Dieu est conçue en opposition avec toute idée d'humilité, comme si, notamment, lors du lavement des pieds (Jn 13), Jésus avait “mis entre parenthèses” son identité de Seigneur, alors qu'il est beaucoup plus intéressant et adéquat de penser ce geste comme l'expression même de la puissance et de la majesté qui sont celles de Dieu. [...] La doctrine des deux natures tend à nous empêcher de penser la kénose de cette manière... C'est la faiblesse principale des travaux de Bruce McCormack... : elles reposent sur une sorte de manipulation des deux natures, où l'une (la nature humaine dans son évidence et sa souffrance), contrairement aux perspectives traditionnelles, influe sur l'autre (sur la nature divine, qui ne doit plus alors être conçue comme étant simplement impassible et exerçant un contrôle total sur la nature humaine qui n'a aucune autonomie.» (Christophe Chalamet, “Évidence ou voilement ?”, *ETR* tome 89, p.360-362). À noter que J-M Martin remet en cause la notion de “nature” ([La notion de “nature” en philosophie et en christianisme au cours des siècles : retour à l'Évangile](#)).

²⁷ Le mot “élevé” (*hyperupsôsen* : *il l'a sur-élevé*) correspond au mot “abaissé” du v. 8. *Hupsos* désigne une posture droite par opposition au gisant, donc quelque chose comme la résurrection. Et *hyper* (*sur*), c'est l'idée de débordement. Chez Paul tout déborde. Or le débordement appartient au langage des stoïciens : pour eux, tout débordement, dans un sens ou un autre, doit être réduit à ce qui est *orthos* (droit), qui n'est ni trop ni trop peu. Alors que saint Paul, au contraire, emploie le même mot “débordement” pour dire que ce qui déborde (le péché) n'a de sens que pour préparer le sur-débordement de la grâce. Donc ce n'est pas une réduction au logos sage et moyen des stoïciens, c'est l'introduction dans ce qu'il appellera la non-sagesse, par rapport à la sagesse des hommes. La non-sagesse (ou la folie) consiste en un lieu de grâce (ou de gratuité) et non de réduction au nécessaire ou au logique. Et c'est même le sur-débordement qui rend compte de l'existence du débordement. Le sur-débordement est un nom de la gratuité, de ce qui n'est pas postulé ni comme gain, c'est-à-dire comme droit, ni comme devoir c'est-à-dire comme dette à payer. L'Évangile c'est ce qui nous fait sortir du droit et du devoir pour entrer dans l'espace de la donation. (*Session sur le Serviteur* (Jn 13 et Ph 2) Nevers, mai 1998).

et d'une résurrection qui est invérifiable qui est posée comme le centre même de tout : c'est justement la dimension cosmique de cela qui constitue le paradoxe évangélique car sont concernés – **les cieux et la terre, et les infraterrestres** (*katachthoniôn*) – expression qui se trouve dans l'Apocalypse aussi – **et que toute langue confesse** – la confession c'est-à-dire l'essentiel de l'Évangile – **que Jésus [est] Seigneur Christ pour la gloire de Dieu le Père.** » “Jésus est Seigneur” ou “Jésus est ressuscité” c'est la même chose.

Les titres de Jésus (Christos, Seigneur, Fils...) sont ressaisis à partir de la résurrection dans un sens inouï. Les mots de Messie (*Messiah, Christos*), le mot de fils de Dieu (*uios théou*), sont des titres qui existent déjà mais qui sont ressaisis de sens à partir de la résurrection²⁸. Donc même faire une étude hébraïque n'est pas suffisant pour entendre ce que ces mots-là disent. Les mots de l'Évangile ont besoin d'être baptisés, d'où qu'ils viennent : soit qu'ils viennent de l'usage profane, hellénistique, soit qu'ils proviennent de la lecture qui a été faite de l'Ancien Testament. Les mots mêmes ont tous besoin d'être baptisés, c'est-à-dire, selon la symbolique paulinienne du baptême, de mourir à leur sens usuel pour resurgir dans la capacité de dire l'inouï et le nouveau de la christité. Le thème du baptême des noms (des éons) est un thème du IIe siècle qui est très intéressant.²⁹

• Retour sur la kénose et le Nom.

Nous avons des antithèses structurantes du texte qu'il faut bien mettre en évidence. Il y a d'abord l'opposition prendre / donner : ce qui est dit, c'est que ne prenant pas, il est assez vide pour qu'on puisse l'emplir gratuitement, gracieusement. La volonté de prise empêche la capacité de recevoir le don gratuit. La volonté de prise est toujours une méprise par rapport à ce qui n'existe que dans la sphère du don.

Donc ici, il s'est vidé (v. 7) et il s'est abaissé (v.8) : il s'agit de la kénose. Ce mot est très important. Quelle est l'antithèse de l'autre côté ? C'est clair, il n'y a pas un mot pour le dire mais il y a une idée qui correspond : ce qui s'oppose au vide, c'est la plénitude du Nom, c'est le plein. Or ce qui est dit à propos du Nom, c'est le mot “au-dessus” (« *le nom qui est au-dessus de tout nom* ») de telle sorte que ce mot ensuite régit la totalité des genoux et des langues, c'est-à-dire la totalité des postures et des paroles de ce plein. Car ce qui est donné au Christ, c'est la gloire c'est-à-dire la présence. Il constitue la gloire du Père, il est la gloire du Père, il est la présence du Père.

Le mot de “kénose” signifie “vide” premièrement et fondamentalement, donc je voulais noter ici la plénitude, le plein du Nom, le Nom qui emplit. Donc le Nom c'est aussi le Pneuma (l'Esprit), c'est aussi la gloire, la Shekinah (la Présence)... Il n'y a pas de différence en ce qui nous concerne ici entre l'Esprit et la dimension ressuscitée de Jésus³⁰.

C'est notre premier texte, il vous aidera à poser des questions et du coup à m'en suggérer.

²⁸ Cf [Jésus, Christ, Monogène \(Fils un, Fils unique\), Seigneur : d'où viennent ces quatre titres qui sont dans le Credo ?](#).

²⁹ Voir le II de [L'opposition chair-pneuma. La crucifixion/résurrection du langage](#) sur la crucifixion des mots.

³⁰ À propos de Jésus et de l'Esprit pour répondre aux questions que se posait l'Occident, les théologiens ont parlé avec raison de deux personnes distinctes, mais pour lire l'évangile, cela est un empêchement. Cf [La notion de "personne" en philosophie et en christianisme au cours des siècles ; retour à l'Évangile](#).

II – Réflexions à partir de questions

1) La nécessité de dé-théologiser notre lecture de l'Écriture.

► Je n'ai pas compris la différence entre image et ressemblance. Le serviteur est selon l'image alors que l'homme adamique n'a que la semblance.

J-M M : Le mot "image" est ici le mot fort : on est engendré à l'image de son père. Cela, en doctrine trinitaire, signifie que ce que le Père est en semence, le Fils l'est en visibilité, puisque la semence ne se voit pas. Ceci correspond à la phrase johannique : « *Philippe lui dit : "Seigneur, montre-nous le Père et cela nous suffit". Alors Jésus lui dit : "Tout ce temps je suis avec vous et tu ne m'as pas connu, Philippe ? Celui qui m'a vu a vu le Père" »* (Jn 14, 8-9). Il n'y a rien d'autre à voir. C'est une sorte d'identité.

La Trinité n'est pas le problème immédiat de notre session, cependant il faut arrêter de penser trois petits bonshommes qui sont comme des sœurs siamoises, ou je ne sais pas... Dans la Trinité il y a du même et de l'autre, c'est très important. Par ailleurs chez nous paternité et filiation sont générationnelles, donc sont décalées dans le temps, or Père et Fils sont simultanés (si on peut parler de simultanéité éternelle). Cependant les premières relations sont exprimées dans le langage des relations humaines :

- la paternité (Père / Fils)
- et la conjugalité (Christos / Pneuma) car pneuma se dit *rouah* en hébreu qui est un mot féminin,

mais ça ne fait pas quatre car Fils et Christos c'est le même. Cela est entendu dans les premiers siècles. Nous avons affaire ici à d'énormes symboles dans un langage qui aura du mal à se joindre au type d'exigences propres à la culture occidentale. Je reviendrai sur ce point parce qu'il y a des questions qui sont posées à ce sujet.

Ce qui est dit de Dieu dans l'Écriture et ce qui est dit de Dieu dans notre culture archaïque (chez Platon, chez Aristote, nous en héritons, que nous le sachions ou que nous ne le sachions pas) ne sont pas tellement compatibles. Une synthèse a été tentée, en particulier au Moyen Âge, par saint Thomas d'Aquin. C'était un bel essai, ce qui a été fait de mieux sans doute ici, mais la question est peut-être de savoir s'il faut à tout prix faire une synthèse, et s'il ne faut pas plutôt apercevoir qu'il y a un type de langage, dans lequel les choses se disent dans l'Écriture, qui nous fait gravement défaut. Alors pourquoi y a-t-il ces deux types de langage ? C'est parce que nous sommes nativement occidentaux pour la plupart, et même si nous ne le sommes pas, nous avons contact avec la culture occidentale, pour une part au moins, puisque cette malheureuse culture occidentale est en train d'envahir le monde. Et là on se trompe beaucoup aussi.

Il y a une chose qu'il importe aussi de bien voir, c'est qu'il faut faire une différence entre l'Évangile et une culture. L'Évangile n'est pas une culture, à la différence de la Bible vétéro-testamentaire pour Israël. La Bible marque les étapes de formation qui sont simultanément culturelles comme nous dirions aujourd'hui – ce n'est pas une expression proprement valide dans le champ biblique, mais nous dirions ainsi – et religieuses comme nous dirions par surcroît. En fait l'Évangile n'est ni une culture ni une religion. Une religion est un mot

impropre. Et c'est d'ailleurs un mot qui n'existe pas une seule fois dans le Nouveau Testament. On ne peut probablement pas se passer de ce mot aujourd'hui en fonction de l'histoire, de l'usage du mot, mais il n'est pas pertinent.

En tout cas le rapport à la culture et le rapport à Dieu n'est pas le même en Israël – je parle de l'Israël pré-chrétien – et chez nous. On est juif parce qu'on naît d'une mère juive – la maternité, la paternité, la langue, le pays (le lieu), la ville sacrée, etc. sont des choses qu'aujourd'hui nous considérons comme culturelles et qui sont de l'essence d'Israël. On n'est pas chrétien parce qu'on naît d'une mère chrétienne, même si, du point de vue extérieur, c'est la chose la plus fréquente : de droit, on est chrétien par la foi. Je ne résous pas tout, en disant cela, et puis je parle d'un point de vue extérieur aux juifs. Je le fais à dessein en le sachant, car je ne suis pas habilité à parler du point de vue des juifs. Et puis la situation actuelle, les rapports entre les cultures occidentales et Israël, représentent aussi une histoire complexe, mais une autre histoire structurellement ; il ne s'agit pas de la même chose.

Je reviens donc à notre sujet. Je trace de grandes perspectives pour que vous essayiez de penser – je ne vous oblige pas : que vous soyez d'accord tout de suite ou non, faites ce que vous voulez. Mais il y a des conséquences très grandes sur la façon de lire l'Écriture, sur le rapport de l'Écriture et des dogmes, sur le rapport de l'Écriture et de la théologie. Je sais ce que c'est : pendant 55 ans j'ai été étudiant ou professeur de théologie. Donc il n'y a pas de mépris dans ce que je dis. Et cependant dé-théologiser notre lecture de l'Écriture est pour moi une tâche urgente.

Vous verrez qu'un certain nombre de vos difficultés proviennent de ce que vous essayez de mettre ensemble les choses que nous lisons et ce que vous savez par votre catéchisme ou par vos connaissances théologiques s'il y en a. Ces choses-là ne sont pas des contraires, il ne s'agit pas d'exclure quoi que ce soit, mais il s'agit de bien repérer les différences. Parce que probablement le plus intéressant de l'Écriture, c'est ce que la théologie n'en a pas encore lu ou perçu. Et cependant la théologie d'une part, et la dogmatique d'autre part qui entérine souvent des positions théologiques, ont leur raison d'être et l'ont encore d'une certaine façon, à la mesure où les dogmes sont irréformables ; mais irréformables pour autant que la question continue à se poser³¹. Or ce que nous cherchons à faire, c'est d'entendre la question de l'Écriture et non pas de l'importuner avec nos questions d'occidentaux, entendre l'Écriture dans sa propre question. Est-ce que vous apercevez quelque chose dans ce que je dis ? Peut-être pas du premier coup, tout cela mériterait beaucoup de temps.

2) Image et semblance en Gn 1.

Vous m'avez posé la question: pourquoi est-il question de la semblance dans "l'homme à l'image", puisque c'est du même qu'il est dit « *Dieu dit : "Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance"* »³². Ceci est lié à la différence qui est indiquée après : « *Mâle et femelle il les fit.* » C'est-à-dire que la masculinité a pour tâche de dire l'accomplissement plénier, et la féminité une carence. Vous voyez bien l'ampleur d'une phrase comme celle-là.

³¹ Cf [Du bon usage des dogmes](#).

³² D'après le texte grec de la Septante de Gn 1, 26. Dans le texte hébreu, c'est : « Faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance ». Le *Zohar* et Rabbi Isaac Louria soulignent que *tselem* (image) se rapporte au masculin et à l'actif tandis que *demut* (ressemblance) se rapporte au féminin et au passif.

Saint Jean cite la parole du Christ : « *Moïse a écrit de moi.* » (Jn 5, 46). En effet « *Dans l'arkhê était le Logos* » ; or le Christ est le Logos, et Moïse a écrit de lui quand, au début de la Genèse, il dit : « *Faisons l'homme à notre image et à notre semblance* », c'est-à-dire : « *Il le fit mâle – c'est-à-dire pleinement accompli – et femelle – c'est-à-dire l'humanité tout entière mais non accomplie encore.* » Et c'est pourquoi ces textes de Genèse sont repris par Paul dans la symbolique nuptiale : le Christ est époux de l'*Ekklesia*, c'est-à-dire de l'humanité convoquée. Le mot *Ekklesia* signifie l'humanité convoquée et ne désigne pas ce que nous appelons aujourd'hui l'Église. L'*Ekklesia* est la convocation de toute l'humanité : *klêsis* signifie appel, vocation. Dieu donne un nom, donc un être, à la totalité de l'humanité, ceci dans « *Faisons l'homme à notre image* », et ceci c'est sous la forme d'une délibération (“Faisons” est au pluriel), donc c'est la déposition des semences.

Au fond, image et semblance, c'est la différence entre ce que nous sommes au titre de la christité et ce que nous sommes au titre de notre naissance (de notre natif). Pourquoi est-ce que je dis natif ? Je prends ça à l'évangile de Jean, et aussi pour éviter le mot nature parce que le mot nature est un mot de la philosophie occidentale et n'est pas un mot de l'Évangile.

3) Nature, surnature et préternaturel.

Il faut bien voir : en Occident il y a un discours sur l'homme, et arrive la pensée d'Aristote qui définit la nature humaine. La troisième entrée d'Aristote dans la pensée occidentale est décisive à l'époque de saint Thomas d'Aquin, au XIII^e siècle. Il choisit de l'intégrer, ce qui l'oblige à construire un ensemble de concepts complexes qui, d'un certain point de vue, défigure l'Écriture, et qui pourtant est nécessaire. L'homme de l'Évangile et l'homme d'Aristote ne sont pas pareils, c'est clair. Or l'homme de l'Évangile continue à être perçu positivement par saint Thomas d'Aquin bien sûr, et en même temps s'impose à lui ce moment de culture qui définit l'homme naturel. Cela va l'obliger à reconnaître que l'homme est composé d'une nature humaine et que Dieu lui a donné par-dessus une sur-nature, à savoir ce qu'il y a en plus dans l'Évangile sur l'homme et qu'il n'y a pas dans Aristote³³. Car chez Aristote l'homme n'est pas promis à la vision béatifique éternelle : cela lui est donné de façon surnaturelle.

Mais c'est encore plus compliqué, parce que Adam, lui, n'a pas le surnaturel proprement dit, et cependant il est immortel, ce qui n'est pas conforme à la nature humaine. Alors ça oblige Thomas d'Aquin à créer un autre concept qui est le concept de préternaturel (*praeter* veut dire outre ou au-delà) : c'est donné en plus, mais ce n'est pas le surnaturel proprement dit, le surnaturel proprement dit étant ce qui est semence de vie éternelle.

La distinction de notre Nouveau Testament n'est pas cette distinction-là, c'est la distinction entre l'homme christique et l'homme de l'expérience tel qu'il naît.

Ce que je viens de dire là est fondé sur Jean : « *Si quelqu'un ne naît pas de cette eau-là qui est le pneuma de résurrection, il n'entre pas dans le royaume.* »³⁴ Autrement dit entrer dans l'espace nouveau, dans l'espace de Dieu, ne se fait pas au titre de ma première naissance, de ma naissance biologique d'une part et de ma naissance à l'État civil d'autre part – qui est

³³ Selon Encyclopedia Universalis : le surnaturel excède toute nature créée ou créable, tandis que le préternaturel n'excède que telle nature déterminée.

³⁴ D'après Jn 3, 5. Dans le texte de Jean il y a « *Si quelqu'un ne naît pas d'eau et pneuma ...* » où "eau et pneuma" est un hendiady : "cette eau-là qui est le pneuma de résurrection".

déterminé par le nom du père, de la mère, le lieu de naissance... La carte d'identité est une trace de mon identité naturelle. J'ai une langue maternelle, j'ai un patri-moine culturel etc. Cette naissance-là correspond à la situation adamique des chapitres 2 et 3 de la Genèse. Si bien qu'il y a l'homme dans l'homme. La christité est un homme séminal qui est par mode de semence au cœur de tout homme peut-être, mais qui, en tout cas, cohabite de façon provisoire avec ma naissance civile et biologique³⁵.

PROJET POUR LE LENDEMAIN : la lecture de 1 Cor 15.

Je pourrais poursuivre dans ce domaine, mais je vais m'arrêter. Nous allons revenir là-dessus demain matin en restant près du texte de 1 Co 15 puisque explicitement il y a un homme psychique et il y a un homme pneumatique. Qu'est-ce que cela veut dire ?

L'auto-compréhension que l'homme a de lui-même est d'une complexité extraordinaire au cours des âges. Les mots qui servent à cela – les mots d'esprit, de corps, de chair, de vie... – sont des mots qui n'ont jamais le même sens au cours des siècles. Sachez surtout que le mot chair, chez Paul par exemple, ne désigne pas ce que nous appelons la chair, à supposer que nous sachions dire ce que c'est que la chair.

Donc l'homme psychique, l'homme charnel, l'homme pneumatique. Ce que nous aurons à tâche de voir demain matin, c'est d'essayer de préciser le sens paulinien de ces expressions-là parce qu'une méprise à ce sujet est fréquente. Il est exigeant et difficile, pour une oreille occidentale, d'entendre ces mots qui sont écrits dans une autre culture, et en plus dans une inspiration qui dépasse la culture même dans laquelle ils sont écrits. Vous avez dû remarquer des choses difficiles à entendre lorsqu'on lit saint Paul à propos de la chair. Pour la plus grande part ça provient de ce que ces mots n'ont pas du tout le même sens chez Paul et chez nous. Donc nous sommes au moins alertés à une question.

4) Reprise de sujets déjà abordés.

- **La croix d'infamie.**

► Je n'ai pas compris la croix qui fait descendre encore plus bas que la simple mort.

J-M M : Plus bas que la simple mort : il y a la mort infâme, la mort du condamné, la mort du supplicié, de celui qui est condamné pour infamie.

- **Conflit de langage entre l'Occident et l'Évangile.**

► Pourquoi dire : « exister en forme de Dieu » puisqu'il est de l'ordre de l'être ? Peut-on se vider de l'être ? Il est ressemblance d'homme et vraiment homme, mais son être de Dieu demeure et pourtant en tant qu'homme il n'a pas jugé prenable l'égalité à Dieu, il l'a reçue.

J-M M : Là nous avons un exemple parfait d'une difficulté que vous ne pouvez pas ne pas ressentir. Vous avez le conflit entre deux langages, celui dont je parlais tout à l'heure : le langage du Dieu philosophique de l'Occident – de l'Occident de naguère parce qu'il n'en reste pas grand-chose – qui est immuable, éternel, autant de choses qui sont imparables en un sens ; et le langage de la Bible où Dieu n'est pas seulement "celui qui demeure", mais "celui qui vient". Le verbe venir est un verbe aussi important pour dire le Dieu de la Bible

³⁵ Sur ce qu'entend J-M Martin par "christité" voir les messages du tag [christité](#).

que le verbe demeurer. Il vient, il marche ; il marche même dans le jardin ; et avec le Christ, en plus il descend. Qu'est-ce que c'est que ce langage ?

Je voudrais que la personne qui a posé cette question, même si elle n'est pas satisfaite par la réponse que je viens de faire, ait au moins aperçu où gît la difficulté : il y a un conflit de langage entre la capacité occidentale d'entendre dans sa philosophie propre et ce que dit le langage biblique. C'est ce que dit Paul en 1 Cor 1, 22-25 : « *Les Grecs cherchent la sagesse (sophia)* » c'est la philosophie – or nous annonçons l'insensé de Dieu (un Christ crucifié) quitte à savoir que « *l'insensé de Dieu est plus sage que la sagesse des hommes* » (autre formule de Paul). Vous voyez le problème ?

Je trouve très important que cette question soit posée. C'est exemplaire comme difficulté. Alors je ne dis pas que j'apporte la réponse, mais je souligne que nous avons ici un vrai problème, une vraie question, un vrai débat. Il ne faut pas faire semblant de mettre ensemble des discours qui tiennent mal ensemble. Cela nous ouvre un grand chantier, et un chantier plein de promesses. La difficulté, c'est que j'ai l'air de condamner ce que vous avez vécu pendant... votre âge. Je ne condamne pas du tout. Simplement je dis qu'entendre, ce n'est pas reconduire à ce que je sais déjà, c'est laisser ouverte une possibilité d'entendre mieux, avec modestie.

Vous avez aperçu le problème ?

► Oui, mais il ne se pose pas pour moi.

J-M M : Oui, mais il y a des gens pour qui légitimement il se pose. Et je pense qu'en général, mieux quelqu'un connaît son catéchisme et sa doctrine catholique, plus c'est difficile pour lui, et je respecte absolument cela. Mais vous savez, de toute façon le Dieu des philosophes est mort. Ce serait dommage que le Dieu christique meure avec lui !

► Peut-on dire que l'homme adamique pécheur que tu opposes au Christ (qui est, lui, l'homme pleinement accompli), cet homme adamique pécheur est la même chose que le péché originel ?

J-M M : Oui et non. Oui en ce sens que ce qu'on appelle "péché originel" dit le statut carencé de l'existence humaine qui fait que je nais avec une inconsciente culpabilité et avec des carences multiples, des servitudes : la servitude d'avoir à mourir et à souffrir. L'homme n'est pas le péché originel (le péché originel n'est pas un homme), c'est le nom propre du diabolos, du Satan. Ceci est un effet de langage qui pour nous n'est peut-être pas non plus facile d'accès immédiatement, mais la mort, le péché, sont des noms propres du diabolos. Alors comment concevoir cela ? Aucun homme particulier n'est le péché originel ni le diabolos, mais a une condition de naissance compromise nativement par cela. Que veut dire diabolos ou Satan ? En quoi consiste-t-il ? C'est une belle question qui n'est pas à traiter maintenant. Donc premièrement ça n'a rien à voir, et en plus la formule « être le péché originel » est un raccourci.

● **La donation gracieuse du Nom et le rapport vide / plein.**

► En parlant de la croix d'infamie et de la croix glorieuse, le rapport de la descente et de la remontée, je n'ai pas bien compris le lien avec la donation gracieuse du nom qui est l'identité profonde de l'être.

J-M M : Nous avons parlé de la donation gratuite non pas en rapport avec haut et bas (donc à la croix, rapport descendre / remonter) mais par rapport à une dénomination équivalente qui est le vide et le plein.

Or le mot de vide, de kénose, est employé explicitement dans notre texte : « *Il s'est vidé de lui-même* ». J'ai donné l'exemple de la respiration à la mesure où je ne peux pas recevoir si je n'évacue pas ma suffisance. Paradoxalement le Christ est appelé Plérôme (plénitude) par Jean, et il y a l'équivalent chez Paul aussi. Mais il est plein parce qu'il se vide.

En effet nous connaissons des choses qui sont données mais qui pourraient être achetées, donc qui ne sont pas de l'essence du don. Or il y a quelque chose qui ne peut pas s'acheter, qui ne peut être que donné ; et si quelque chose a pour essence d'être donné, plus il se donne et plus il se garde dans son essence (car son essence est de se donner, son être est de l'ordre du don). Là nous arrivons à un point où des choses qui paraissent à notre oreille, à l'écoute, contradictoires, sont en fait ces points extrêmes de la pensée qu'on appelle parfois des oxymores – ce n'est pas intéressant de les appeler ainsi, l'essentiel est d'atteindre ces moments de la pensée. Nous visons un point qui est au cœur de l'être homme.

À l'inverse si quelque chose a pour essence de se donner, le prendre de force c'est le manquer. L'exemple ici c'est le viol parce que précisément l'amour proprement dit, c'est quelque chose qui ne peut que se donner. C'est peut-être le point de l'humanité qui s'approche le plus de ce qui est en question dans ce que j'évoque ici.

5) Questions en lien avec Gn 1.

a) Le mot Logos et la notion de Nom dans les premiers siècles.

► Le Nom qui est donné est-il identifiable avec le Logos du Prologue ?

J-M M : Oui et non. Le Logos du Prologue c'est la première parole : « *Dieu dit : "Lumière soit"* ».

• Le Fiat lux (Gn 1) : parution du Christ et non fabrication du monde.

Tertullien écrit au début du II^e siècle : « Dieu dit : "Lumière soit" aussitôt paraît le Christ. » En effet le Christ dit « *Je suis la lumière* » – c'est un des multiples "Je suis" qui se trouvent dans l'évangile de Jean – donc Tertullien ne fait que reprendre le mot de Jean. Nous avons ici une lecture qui est constante dans notre Écriture.

Chez saint Paul vous avez : « *Car le Dieu qui a dit : "D'entre les ténèbres luira la lumière", c'est lui qui a fait luire dans nos cœurs en vue de l'illumination de la connaissance de la gloire de Dieu dans le visage du Christ.* » (2 Cor 4, 6) C'est ça le Fiat Lux, ce n'est pas la fabrication du monde.

La notion de fabrication du monde est étrangère à la lecture de la Genèse. Elle apparaîtra parce que le livre qui fait fureur au II^e siècle, le dialogue de Platon qui s'appelle *Le Timée*, raconte la démiurgie (la fabrication) du monde. De là vient que la notion de création dans l'Évangile prend indûment une place très importante – elle a son sens, à condition qu'elle soit pensée en son lieu. C'est à tel point que vous croyez même que le Credo commence par cela. Tu parles ! Mais non puisque dans « Je crois en Dieu le Père tout-puissant créateur » :

- “Je crois en Dieu Père” : le Père est avant ;
- “tout-puissant”, *Pantocrator*, c'est-à-dire celui qui régit l'espace, le règne ;
- et enfin “*demiurgos* (créateur)”, mais en troisième position et la création n'est pas la première œuvre du Père.

Nous aurions intérêt à repenser la création à partir de la résurrection, alors qu'on pense d'abord à un Dieu fabricant le monde : il a bien fallu quelqu'un pour faire tout ça, c'est le déisme du philosophe. Dieu fabrique, et fabrique sans bouger, bien sûr, et il y a un monde, et puis dedans il y a des hommes qui vivent, et puis il y en a un parmi d'autres qui s'appelle Jésus, et puis un jour il ressuscite. Tu parles ! C'est mettre ce qui est central dans un coin. Tout ce que veut dire “le monde” se repense à partir de résurrection dans l'Évangile, même ce que veut dire création. Le mot création a très peu de place dans le Nouveau Testament, et quand il est employé il ne signifie pas fabriquer à partir de rien. Il ne s'agit même pas de fabriquer, il ne s'agit pas de la cause efficiente comme disent les théologiens philosophes. Chez Paul la *ktisis* (la création) désigne l'humanité qui n'a pas encore reçu le Christ : « *La création (ktisis) gémit* » (Rm 8), ce n'est pas le gémissement des neutrons.

Voyez la distance qu'il y a entre la lecture que notre Écriture fait de la Genèse, et par exemple les créationnistes américains : un monde.

• **Le déploiement du dire en Gn 1 : voir, discerner, donner le nom³⁶.**

Nous avons vu la Parole qui est dans l'*arkhê* : « *Dieu dit : “Lumière soit”* » Cette parole est ensuite déployée par les verbes qui suivent :

- « *et il vit que la lumière était bonne* » c'est-à-dire que c'est dire qui donne de voir. La parole essentielle est une parole qui dit “voilà” ; c'est une parole donnante ;
- ensuite « *il sépara la lumière de la ténèbre* » donc c'est une parole qui discerne. Devant l'afflux de formes, de couleurs, c'est la parole qui me permet de discerner.
- et enfin la parole appelle : « *et il appela (vayyikra) la lumière “jour” et la ténèbre “nuit”* ». Appeler c'est donner le nom et convoquer (inviter à), donc à la fois les deux sens du mot appel, et *yikra* signifie même crier pour appeler.

Donc vous voyez par ici que la donation du Nom qui a à voir avec l'appel est une des fonctions de la parole. Ça ne s'égale pas purement et simplement.

• **Le mot Logos prend la 1^{ère} place et la notion de Nom passe au 2nd plan.**

Malheureusement dans la théologie, le Logos (la Parole) prendra beaucoup de place et cette notion de Nom va disparaître. En effet le *logos* est un terme de la philosophie occidentale post-platonicienne, stoïcienne (toute la philosophie médio-stoïcienne de l'époque chrétienne), tout cela parle du *logos* qui n'est pas le Logos johannique d'ailleurs ni le *logos* de la Genèse. Mais c'est un mot qui a cours alors que cette notion de Nom comme appel donateur d'être, n'existe pas dans l'Occident, et du même coup il va passer au second plan. Il y a des déperditions nombreuses qui se font. Ça a eu lieu, il faut en prendre note.

³⁶ Ceci est plus longuement développé dans [Le déploiement de la parole en Gn 1. Dire, voir, séparer, appeler : lumière, ténèbre, jour.](#)

b) Relation entre les deux Adam et les deux espaces (espace de servitude / espace de lumière et de vie).

► J'ai mieux compris aujourd'hui, dans cette image des deux Adam, les différences du créer et de l'accomplir, et je vois dans l'homme accompli en Christ et dans l'homme créé en Gn 2 l'illustration de deux espaces opposés, la question "qui règne ?" chez saint Jean.

J-M M : Tout à fait. Ceci est très lié à la question porteuse de l'Évangile sur laquelle j'ai beaucoup insisté. « Quelle est la question porteuse de l'Évangile ? » C'est la question "qui règne ?" c'est-à-dire : sous le régime de quoi je suis, quelle est la qualité d'espace dans lequel je vis ? Je suis dans un espace de servitude (être asservi à la mort, à donner la mort pour exclure), ou bien je vis dans un espace de lumière et de vie.

Et ces deux espaces sont structurants de la pensée juive contemporaine de Jésus : les deux *olam*. Il y a *olam hazeh*, ce monde-ci, et *olam habah*, le monde qui vient³⁷. Et la révélation christique, c'est que "le monde qui vient" est déjà en train de venir³⁸, d'où le conflit entre le prince de ce monde (ce qui règne comme servitude sur le monde) et le roi oint (le roi-Messie). C'est l'ouverture d'un nouvel espace. Et nous sommes dans cette situation où l'espace de ténèbre est en train de partir, mais il est encore là, et où le roi de lumière est déjà là, il est en train de venir. Cette situation-là est celle de toute l'histoire humaine, elle n'a pas eu lieu un beau jour à partir duquel tout commencerait. C'est le chiffre de nos destinées humaines que d'être à la fois semence de diabolos et semence de christité, inégalement bien sûr, en attendant que l'ultime discernement se fasse en tout homme de sa part ténébreuse et de sa part christique, à savoir que sa part ténébreuse soit évacuée et sa part christique accomplie. Voilà le discernement ultime (autre façon de dire le jugement dernier). Le discernement, il en est question dès les premières fonctions de la parole, dans ce que nous avons énoncé tout à l'heure. Donc tu fais très bien de rappeler cela.

Extraits de la messe. Homélie

L'écoute de la parole s'achève et s'accomplit lorsque l'écoute (la foi donc) se fait prière, ne parle plus sur Dieu mais à Dieu, et le jet de regard intérieur va plus loin que ce que nous entendons dans l'écoute. Ne prions pas notre idée de Dieu mais prions Dieu au-delà de ce que nous en savons. La prière nous permet de toucher là où Dieu peut en « *sur-débordement par rapport à ce que nous pouvons penser ou désirer*. » C'est la prière que Paul fait dans son épître aux Éphésiens.

Pour ne pas nous disperser trop et garder l'opportunité, je retiendrai de chacune des trois lectures que nous allons faire un mot ou une petite phrase simplement parce qu'elles consonnent avec les choses que nous sommes en train de méditer.

³⁷ Pour les deux espaces voir ["Ce monde-ci" / "le monde qui vient" : espace régi par mort et meurtre / espace régi par vie et agapê](#).

³⁸ J-M Martin se réfère entre autres ici à la phrase de Jean : « Et c'est ceci l'annonce, que la ténèbre est en train de partir et que déjà la lumière luit » (1 Jn 2, 8).

Gn 18, 1-10a

Aux chênes de Mambré, le Seigneur apparut à Abraham, qui était assis à l'entrée de la tente. C'était l'heure la plus chaude du jour. Abraham leva les yeux, et il vit trois hommes qui se tenaient debout près de lui. Aussitôt, il courut à leur rencontre, se prosterna jusqu'à terre et dit : « Seigneur, si j'ai pu trouver grâce à tes yeux, ne passe pas sans t'arrêter près de ton serviteur. On va vous apporter un peu d'eau, vous vous laverez les pieds, et vous vous étendrez sous cet arbre. Je vais chercher du pain, et vous reprendrez des forces avant d'aller plus loin, puisque vous êtes passés près de votre serviteur ! » Ils répondirent : « C'est bien. Fais ce que tu as dit. »

Abraham se hâta d'aller trouver Sara dans sa tente, et il lui dit : « Prends vite trois grandes mesures de farine, pétris la pâte et fais des galettes. » Puis Abraham courut au troupeau, il prit un veau gras et tendre, et le donna à un serviteur, qui se hâta de le préparer. Il prit du fromage blanc, du lait, le veau qu'on avait apprêté, et les déposa devant eux ; il se tenait debout près d'eux, sous l'arbre, pendant qu'ils mangeaient. Ils lui demandèrent : « Où est Sara, ta femme ? » Il répondit : « Elle est à l'intérieur de la tente. » Le voyageur reprit : « Je reviendrai chez toi dans un an, et à ce moment-là, Sara, ta femme, aura un fils. »

Col 1, 24-28

Frères, je trouve la joie dans les souffrances que je supporte pour vous, car ce qu'il reste à souffrir des épreuves du Christ, je l'accomplis dans ma propre chair, pour son corps qui est l'Église. De cette Église, je suis devenu ministre, et la charge que Dieu m'a confiée, c'est d'accomplir pour vous sa parole, le mystère qui était caché depuis toujours à toutes les générations, mais qui maintenant a été manifesté aux membres de son peuple saint. Car Dieu a bien voulu leur faire connaître en quoi consiste, au milieu des nations païennes, la gloire sans prix de ce mystère : le Christ est au milieu de vous, lui, l'espérance de la gloire ! Ce Christ, nous l'annonçons : nous avertissons tout homme, nous instruisons tout homme avec sagesse, afin d'amener tout homme à sa perfection dans le Christ.

Luc 10, 38-42

Alors qu'il était en route avec ses disciples, Jésus entra dans un village. Une femme appelée Marthe le reçut dans sa maison. Elle avait une sœur nommée Marie qui, se tenant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole. Marthe était accaparée par les multiples occupations du service. Elle intervint et dit : « Seigneur, cela ne te fait rien ? Ma sœur me laisse seule à faire le service. Dis-lui donc de m'aider. » Le Seigneur lui répondit : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour bien des choses. Une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part : elle ne lui sera pas enlevée. »

La première lecture que nous avons entendue est celle aux chênes de Mambré que les Grecs appellent la philoxénie d'Abraham, c'est-à-dire l'accueil de l'étranger, l'hospitalité. Abraham accueille ces anges. Et de ce passage je vais retenir la dernière phrase : « *Le voyageur reprit : "Je reviendrai chez toi dans un an, et à ce moment-là, Sara, ta femme, aura un fils."* » Nous avons évoqué la figure d'Isaac qui s'appelle lui aussi le fils un, le fils unique, titre dont hérite Jésus, et aussi le fils bien-aimé : « *Tu es mon fils bien-aimé.* » La stérile est plus féconde que la féconde, est mère de plus d'enfants, car Isaac est le fils unique de la promesse, il est le fils qui a en lui la promesse de cette descendance nombreuse comme les galets de la mer et les étoiles du ciel ; beaucoup de choses qui sont reprises à propos de Jésus, et nous invitent à entendre que Jésus n'est pas simplement un parmi d'autres même s'il

s'est fait un parmi d'autres, et qu'il est au cœur de l'humanité l'homme essentiel, l'Adam Qadmon, l'homme premier. Cela pose Jésus dans un rapport immédiat à l'humanité.

Chez Jean il n'est jamais question de Jésus sinon dans une double relation : relation au Père, relation aux siens, c'est-à-dire à l'humanité que le Père lui a donnée. Ceci est important aussi chez Paul.

Dans **la deuxième lecture** consonant avec ce que nous avons aperçu déjà et que nous allons revoir, ce sont les expressions fondamentales de Paul qui se trouvent dans la phrase : « *le mystère qui était caché à toutes les générations, mais qui maintenant a été dévoilé.* » (Col 1, 26). Nous avons ici cette symbolique de la semence qui contient en elle tout le développement à venir : c'est la semaille (la semence). Et la moisson eschatologique est l'accomplissement plénier des choses.

L'Évangile se présente comme un dévoilement de quelque chose qui avait été tenu secret, d'une certaine façon au peuple d'Israël déjà, mais surtout à la totalité des nations. Désormais les siens sont tous les hommes. Prendre acte de cette christité répandue dans l'humanité, séminalement, ayant une vocation à s'accomplir en se dévoilant. Voilà la structure de pensée, la considération qui est première lorsqu'on aborde l'Évangile au singulier.

Pour ce qui est de **l'évangile de saint Luc**, nous avons cet épisode de Marthe et de Marie. Ce n'est pas tellement écrit selon l'usage qui en a été fait pour mettre en rapport la vie active et la vie contemplative : certaines seraient vouées à la vie active, certaines autres seraient vouées à une vie purement contemplative – c'est moins cela que le fait que Marthe et Marie sont probablement les deux mains de chacun d'entre nous, la contemplative et l'active. Mais d'autre part si Marthe est quelque peu, non pas vitupérée mais remise à sa place, c'est plutôt pour la récrimination, c'est-à-dire que ce qu'elle fait, elle ne le fait pas pleinement de bon cœur, alors que Marie agit selon son cœur.

Enfin cela me fait penser à un mot de Jean – c'est peut-être Marie qui fait le vrai service du Christ en l'écoutant. Le mot de Jean se situe à la fin de l'épisode de la Samaritaine qui est partie dire aux gens : « *Venez voir celui qui m'a dit ce que j'ai fait* » et Jésus discute avec ses disciples qui ont acheté des nourritures – ça aussi c'est un état provisoire de l'être disciple – ils lui disent « *Rabbi, mange* » et Jésus, après une première réponse qui suscite une méprise, leur dit cette phrase étrange : « *Ma nourriture est que je fasse le désir (la volonté) de celui qui m'a envoyé et que je mène à terme son œuvre.* » Ce qui le tient en vie c'est cela. Et prendre acte de cela c'est l'œuvre de Marie, de le faire et de nous le dire.

Ces phrases mériteraient d'être examinées en rapport avec ce que je viens de dire dans la deuxième lecture. En effet faire (c'est-à-dire laisser s'accomplir) la volonté du Père, c'est porter à terme son œuvre : la semence c'est la volonté ou le désir, et l'œuvre accomplie est l'accomplissement de cette même semence, le moment de la moisson. Pour faire voir que, dans des langages légèrement différents, les mêmes structures fondamentales de pensée se trouvent chez saint Jean et chez saint Paul.

Voilà ces quelques réflexions qui sont en opportunité avec les choses que nous méditons et que nous avons encore à réentendre.

Chapitre III

1 Cor 15 : La résurrection

Lors de la retraite qu'il a prêchée à Nevers J-M Martin a traité en moins de deux heures le chapitre 15 de 1 Corinthiens dont il dit lui-même qu'il mériterait des heures. Aussi des compléments tirés d'autres rencontres ont été incorporés à son commentaire, souvent ils précèdent ou suivent la lecture des passages, parfois ils sont en notes.

Aujourd'hui nous venons au chapitre 15 de la première aux Corinthiens. Nous allons procéder paragraphe par paragraphe, chacun de ces paragraphes va à la fois nous apporter quelque chose et nous poser des questions.

1) Versets 1-11. L'évangile au singulier.

Nous avons déjà sommairement regardé le premier paragraphe.

« ¹Je vous rappelle, frères, l'Évangile que je vous ai annoncé, que vous avez reçu et dans lequel vous demeurez fermes, ²par lequel aussi vous vous sauvez, si vous le gardez tel que je vous l'ai annoncé ; sinon, vous auriez cru en vain. ³Je vous ai donc transmis en premier lieu ce que j'avais moi-même reçu, à savoir que le Christ est mort pour nos péchés selon les Écritures, ⁴qu'il a été mis au tombeau, qu'il est ressuscité le troisième jour selon les Écritures, ⁵qu'il est apparu à Céphas, puis aux Douze. ⁶Ensuite, il est apparu à plus de cinq cents frères à la fois – la plupart d'entre eux demeurent jusqu'à présent et quelques-uns se sont endormis – ⁷ensuite il est apparu à Jacques, puis à tous les apôtres. ⁸Et, en tout dernier lieu, il m'est apparu à moi aussi, comme à l'avorton. ⁹Car je suis le moindre des apôtres ; je ne mérite pas d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Église de Dieu. ¹⁰C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis, et sa grâce à mon égard n'a pas été stérile. Loin de là, j'ai travaillé plus qu'eux tous : oh ! non pas moi, mais la grâce de Dieu qui est avec moi. ¹¹Bref, eux ou moi, voilà ce que nous prêchons. Et voilà ce que vous avez cru. »
(Traduction Bible de Jérusalem).

● L'annonce qu'est l'Évangile.

Il s'agit ici de définir l'Évangile au singulier. L'Évangile au singulier ce n'est pas un des quatre petits livres que nous appelons évangiles³⁹, c'est la première annonce : *evangelion*, **belle annonce**. L'annonce se dit aussi dans un autre mot qui est à la fin du paragraphe : « *ainsi nous prêchons (kêrussomen)* » ; ce verbe s'emploie pour la proclamation que fait le héraut qui annonce la victoire ; le mot kérygme est de même racine.

Il y a aussi le verbe "évangéliser" : « ¹**Je vous fais connaître (gnôrizô), frères, l'Évangile que je vous ai évangélisés** – la traduction précédente avait employé deux termes différents,

³⁹ « Ce texte de 1 Cor 15 a été écrit avant même la rédaction des évangiles, même si des portions d'évangiles circulaient déjà dans les Églises. Nous sommes là dans les années 55, et ce texte précède tous les mots écrits du Nouveau Testament. » (Jean-Marie Martin à Saint-Jacut). L'Évangile est d'abord un mot singulier qui signifie « l'annonce de la résurrection » ou même « la résurrection annoncée ».

mais c'est la même racine en fait. Ça s'annonce ; et aussi ça se "reçoit", c'est le verbe qui vient ensuite – ***et que vous avez reçu, dans lequel vous êtes établis fermement*** – ce n'est pas une nouvelle qui s'apprend d'une oreille et qui s'oublie, c'est une annonce qui constitue un état, un état qui est appelé le salut – ²***et par lequel vous êtes saufs, à condition de le garder (d'y demeurer) tel que je vous l'ai évangélisé sinon vous auriez cru en vain.*** »

« ³***Car je vous ai livré (paredoken) en prêtois*** – la traduction précédente disait “en premier lieu”, en effet l'expression *en prêtois* peut désigner “en un premier temps”, mais elle peut signifier aussi “comme première chose”, comme chose essentielle, comme ce qui est premier à entendre – ***ce que j'ai reçu, à savoir que...*** » C'est là que nous trouvons le cœur de ce qui deviendra le Credo dit des Apôtres, avec aussi, je le remarquais en récitant ce Credo hier, des choses comme « *selon les Écritures* » qui se trouvent plutôt dans la tradition du concile de Nicée. Vous savez que les Églises ont formé des Credo autour de l'annonce essentielle, et il y a des variantes. L'une d'elle est devenue dominante, c'est le Credo qu'on appelle Symbole des Apôtres, mais il y en a d'autres. À partir du Symbole de l'Église d'Alexandrie sera développé le Symbole issu du premier grand concile œcuménique à Nicée.

Ce cœur du Credo consiste d'abord en ceci : « ***Le Christ est mort pour nos péchés selon les Écritures, il a été enseveli*** – je préfère “a été enseveli” plutôt que “a été mis au tombeau” parce que l'importance de l'ensevelissement dans le premier Évangile est liée à la symbolique de la semence – ***et il est ressuscité le troisième jour selon les Écritures.*** »

Nous avons remarqué que la nouvelle consiste en « Jésus est mort et ressuscité » et nous verrons que ces deux choses sont inséparables, non pas simplement parce qu'on ne peut pas ressusciter si on n'est pas mort, mais aussi parce que la résurrection est inscrite dans le mode de mourir de Jésus⁴⁰.

• Les 2 "témoins"⁴¹ de l'annonce : les Écritures et l'expérience apostolique.

Nous avons dit en outre que le texte donnait des attestations.

1. Il y a d'abord une attestation très archaïque : c'est « ***selon les Écritures*** ». Or nous avons vu qu'il y a une façon de lire les Écritures qui est propre à l'Évangile – elle est propre mais elle n'a pas surgi comme ça d'un seul coup. Mais que veut dire lire, que veut dire entendre l'Écriture (puisque lire c'est le mode d'entendre la chose écrite) ? Il y a une lecture talmudique, il y a une lecture cabalistique, il y a une lecture évangélique, il y a une lecture historico-critique, et puis on a fait des lectures marxistes, des lectures structuralistes, des lectures psychanalytiques... Que veut dire lire ? Donc ici un des traits qui est commun au monde juif et au premier christianisme, c'est de lire tout “selon les Écritures”, à partir des Écritures. Et c'est un mode de lecture qui pour nous ne paraît pas toujours aller de soi, c'est un autre mode de lire. Comment est-ce qu'il se justifie dans l'Évangile ?

Pour l'expérience évangélique, tout est déjà dans ce que nous appelons l'Ancien Testament (dans l'Écriture) mais séminalement. Or c'est au fruit qu'on connaît la semence, donc c'est à partir de la résurrection qu'il faut relire l'Écriture. Autrement dit ce n'est pas considéré

⁴⁰ Le mot "mort" lui-même est à bien entendre, cf [Péché, mort, meurtre, fratrie en saint Jean. Penser en termes d'archétypes](#).

⁴¹ Dans la Bible le mot de "témoignage" ne signifie pas exactement ce qu'il signifie dans notre langage. La Résurrection elle-même n'a pas lieu sans témoin, c'est ce qui fait d'elle un événement et non pas un fait. Cf [Fait et événement. La fonction du témoignage chez saint Jean](#).

comme une preuve, c'est considéré comme un dire ou d'une manière de dire Dieu qui est un usage très antique, et de s'y retrouver dans ses manières. Il faudrait peut-être préciser davantage mais je le dis en passant.

2. L'autre attestation c'est "**nous**", et nous c'est l'âge apostolique. Vous vous rappelez le petit dégagement que j'ai fait chez saint Jean : il y a d'abord le témoignage de l'Écriture – l'Écriture c'est la Torah et les *Nevi'im*, c'est-à-dire la Loi et les Prophètes qui sont Moïse et Élie – et « *nous avons contemplé sa gloire* », nous sommes témoins de sa résurrection⁴².

Dans le texte de Paul sont énumérés un certain nombre de témoignages « ***⁵il s'est donné à voir à Pierre, puis aux douze ⁶ensuite il s'est donné à voir à plus de 500 frères...*** » Tous ceux qui sont cités, par exemple par l'évangile de Luc, ne sont pas nécessairement repris ici, il y a un autre ordre, il y en a qu'on ne connaissait pas par ailleurs. La Révélation a des témoins choisis dans un âge ; ce n'est donc pas l'expérience singulière d'un seul individu, mais c'est la révélation à ceux qui sont choisis pour rapporter ou témoigner aux autres.

Ici cette révélation leur est faite pour "annoncer" puisque le mot "kérygme" viendra : « ¹¹*Ainsi nous proclamons (kêrussomen)* ». Jean, lui, emploie volontiers deux verbes : "évangéliser" c'est-à-dire annoncer la nouvelle, et "témoigner" – le mot témoigner a un sens important dans l'évangile de Jean.

Et dans la dernière partie, Paul prend sa place : « ***⁸Au dernier de tous comme à un avorton, il s'est donné à voir à moi aussi. ⁹En effet je suis le plus petit des apôtres, [moi] qui ne suis pas digne d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Ekklesia de Dieu.*** » Paul a conscience de l'importance de sa mission, et aussi de ce qu'il est : il a simultanément conscience d'avoir reçu une mission de première importance et d'en être tout à fait indigne, ce qui fait qu'il manifeste que sa mission est une donation, ce n'est pas de son propre, il peut même se considérer comme "le plus petit". Et ce n'est pas le lieu ici d'une fausse humilité, ce n'est pas le genre à l'époque – la fausse humilité c'était plutôt un travers chrétien des siècles postérieurs – parce que c'est lié à sa doctrine de la grâce, c'est-à-dire de la donation. Paul marque pour une part son indignité du fait qu'il était persécuteur de l'Église.

« ***¹⁰Ce que je suis, je le suis par la grâce de Dieu (par donation), et sa grâce (cette donation) en moi n'a pas été vaine, mais plus qu'eux tous j'ai travaillé, non pas moi mais la grâce de Dieu avec moi.*** » Le mot "travailler" se trouve chez saint Jean au début et à la fin du chapitre 4 de la Samaritaine ; à la fin c'est à propos du semeur : le semeur s'est fatigué dans le champ et il se réjouit en même temps que le moissonneur.

L'Évangile est donc essentiellement l'annonce dont le contenu (si l'on peut dire) c'est « Jésus est mort et ressuscité » – mort et Résurrection n'étant pas des anecdotes qui concernent le Christ singulièrement, puisque l'humanité entière est incluse dans cette affaire, nous allons le voir – et cette annonce s'appuie sur :

- d'une part les Écritures,
- d'autre part un donner à voir, une expérience : l'expérience de Jésus ressuscité est donnée à ses témoins choisis, et c'est ce qui fonde toute foi.

⁴² C'est une lecture du Prologue de l'évangile de Jean. Voir la Parenthèse au chapitre II, I - 2° a) : 'La structure du double témoignage' ou aussi [Fait et événement. La fonction du témoignage chez saint Jean](#)

2) Versets 12-19. La résurrection en question.

Nous passons maintenant au paragraphe suivant. C'est dans ce passage que se décèle la raison du “rappel” de saint Paul (v.1) : c'est une contestation qui se fait à Corinthe à propos de notre propre résurrection.

Il faut bien voir l'enjeu de cette situation. Ce qui est en question dans le discours de Paul ce sont **les dernières choses** de l'homme. Or la discussion ici ne porte pas sur la question de savoir si le corps au dernier jour ressuscitera étant bien entendu que de toute façon (pour nous) l'âme est immortelle et a la vision béatifique : nous sommes toujours tentés d'entendre le mot résurrection en ce sens, en nous fondant sur une distinction qui est profondément articulée chez nous et dont nous avons toujours beaucoup de mal à nous défaire, la distinction entre l'âme et le corps.

Ce qui est en question ici sous le terme de résurrection, c'est vraiment le destin de de l'homme intégral : la résurrection est le fait non seulement du Christ mais de tous. Et c'est cela qui introduit la question qui va désormais nous occuper, celle du rapport entre le Christ et nous, entre le Christ et tous.

Comment entendre ce mot inouï de résurrection ? Disons simplement, de façon négative :

- en intensité le mot résurrection désigne l'eschaton, les choses dernières, le destin de l'homme intégral ;
- et en ampleur, dans le Nouveau Testament, le mot résurrection allude toujours au destin de l'humanité dans son ensemble.

LECTURE

« ¹²Or, si l'on prêche que Christ est ressuscité des morts, comment quelques-uns parmi vous disent-ils qu'il n'y a point de résurrection des morts? ¹³S'il n'y a point de résurrection des morts, Christ non plus n'est pas ressuscité. ¹⁴Et si Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est donc vaine, et votre foi aussi est vaine. ¹⁵Il se trouve même que nous sommes de faux témoins à l'égard de Dieu, puisque nous avons témoigné contre Dieu qu'il a ressuscité Christ, tandis qu'il ne l'aurait pas ressuscité, si les morts ne ressuscitent point. ¹⁶Car si les morts ne ressuscitent point, Christ non plus n'est pas ressuscité. ¹⁷Et si Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine, vous êtes encore dans vos péchés, ¹⁸ et par conséquent aussi ceux qui sont morts en Christ sont perdus. ¹⁹Si c'est dans cette vie seulement que nous espérons en Christ, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes. » (Traduction Bible Louis Segond).

Ici il y a l'usage du mot de foi : “votre foi”. Et foi est un autre mot pour recevoir : la réception de l'annonce s'appelle traditionnellement foi. Le mot le plus basique, c'est recevoir, le mot le plus originellement traditionnel, c'est “la foi”, mais le mot de foi se divise ensuite en expressions, tout le vocabulaire du recevoir (entendre, voir etc.).

• Caractère central de la résurrection.

Le point important de ce paragraphe, c'est le double adjectif **vide et vain**. Et ce qui résume ce paragraphe c'est : « *S'il n'y a pas de résurrection, la foi est vide* (du mauvais vide) ». Je m'arrête une seconde sur ce point.

Les sondages ne sont pas grand-chose, mais on demande quelquefois aux Français : Est-ce que vous êtes chrétiens ? Il y a encore un bon nombre de réponses « Oui ». Ensuite : Est-ce que vous croyez à la résurrection du Christ ? « Oh non ». Vous voyez le décentrement.

Être chrétien, c'est avoir la foi au Christ : sans la résurrection il n'y a rien, c'est vide ; et s'il y a la résurrection, ça suffit, il y a tout, tout comme principe éclairant un ensemble bien sûr, mais c'est ce qui constitue l'annonce de ce qui est le centre.

Comment peut-on se dire chrétien et penser que probablement il n'est pas ressuscité, ou être absolument sûr qu'il n'est pas ressuscité ? Vous voyez que ce qui est au centre n'est même plus à la périphérie, il est en dehors. C'est pourquoi notre tâche première est toujours de recentrer, quelques thèmes que nous prenions, et ça s'impose pour le thème que nous méditons cette année : nous recentrons autour de mort / résurrection du Christ.

Ceci dit, il ne s'agit pas de tomber dans le mépris ou la critique. Que veut dire ce qui se passe aujourd'hui ? C'est le produit d'une longue histoire qui est, d'une certaine façon, assez compréhensible, parce que les articulations du discours se sont modifiées au cours des siècles dans le travail même de la théologie, et parce que par ailleurs le mot de résurrection est devenu un mot tellement peu important à notre oreille comparé aux questions majeures qui se posent. En effet nous pensons en général la résurrection comme un événement qui est arrivé à un individu entre autres, et non pas comme une annonce qui, annonçant la résurrection du Christ, nous ressuscite déjà intérieurement. La foi, c'est entendre, et entendre la résurrection du Christ me ressuscite maintenant. Et il y a une autre raison, c'est que la résurrection est pensée comme la réanimation d'un cadavre, ce qu'elle n'est pas. Jésus ne revient pas à ce qu'il était. En effet « *Jésus ressuscité ne meurt plus* » (Rm 6, 9) ; or la vie que nous connaissons est une vie mortelle, donc il ne revient pas à cette vie. Lazare est revenu à cette vie mais on ne prêche par la résurrection de Lazare, on prêche la résurrection de Jésus. Quelle est la fonction de la résurrection de Lazare, c'est une autre question : Lazare est ressuscité mais il est re-mort (si le mot existe).

Il y a **deux mots pour dire la résurrection** :

1/ il y a le verbe *egeirein* (éveiller), éveiller la semence dormante – pour Jésus la mort n'est rien d'autre que l'accomplissement même du plus profond sommeil : « *notre ami Lazare dort* » mais il parlait de la dormition qui est la mort (Jn 11, 11-13) – un éveil à un espace de vie neuf. L'entrée dans un espace de vie neuf ne se fait que par un éveil à cet espace, c'est venir à un monde neuf. Ceci commence dès maintenant, traverse notre état mortel, nous fait accéder à la vie. « *Nous avons été transférés* – c'est mis au passé – *de la mort à la vie.* » (1 Jn 3, 14) : autrement dit, ce que l'Écriture appelle la mort, nous l'appelons couramment la vie, c'est-à-dire la vie mortelle : « *Nous avons été transférés et éveillés à un espace de vie aiônios* » – on traduit *aiônios* par éternel, mais le mot éternel est trop petit pour dire ce que signifie ce mot, c'est plus grand que ça encore.

2/ l'autre mot pour dire la résurrection c'est *anastasis* qui correspond au verbe “se relever”. Et ce mot de *se relever*, reprendre la posture verticale, a à voir avec la symbolique profonde de la croix elle-même : la posture debout, donc l'élévation, droite, sera à la fois le signe de la

mort parce qu'il s'agit d'une mort sur la croix (une mort verticale) et de la résurrection de l'homme debout⁴³.

► C'est un problème de sondage contemporain, mais Paul en parle depuis le début.

J-M M : Cette difficulté qui a toujours eu lieu est singulièrement aggravée aujourd'hui.

● **Versets 12-14 : La résurrection du Christ concerne tout homme.**

Le « *certaines disent* » (v. 12) désigne ceux qui sont venus à l'Église de Corinthe parce que l'on a dit « Jésus est ressuscité » mais qui n'en tirent pas la conclusion que « nous ressusciterons ». En effet le problème n'est pas la négation de la résurrection de Jésus.

« ¹²*Si on prêche le Christ, ce qui est qu'il est ressuscité des morts, comment certains disent-ils qu'il n'y a pas de résurrection (que nous nous ressusciterons pas) ?* ». Et toute l'argumentation de Paul est fondée là-dessus : « ¹³*Si il n'y a pas de résurrection, le Christ non plus n'est pas ressuscité* », et donc vous êtes en contradiction avec la foi : « ¹⁴*Si le Christ n'est pas ressuscité notre kérygma (notre annonce) est vide et votre foi est vide.* »

L'argumentation de Paul est ce qu'elle est, mais l'important, c'est qu'en vérité dans l'expression « Christ est ressuscité » est inclus que nous ressusciterons, d'entrée, d'emblée.

Autrement dit le bénéfice de ce passage est de nous apprendre deux choses sur la résurrection au sens paulinien du terme :

- d'abord que son annonce « la résurrection du Christ » est centrale,
- mais qu'elle implique d'emblée, d'entrée, que c'est une annonce qui ne concerne pas seulement un individu Jésus, mais l'humanité tout entière.⁴⁴

● **La double relation Jésus / humanité et Jésus / Père.**

C'est ce caractère indissociable de la relation Jésus / humanité qui va s'expliquer chez Jean par la différence entre le Fils un et les enfants, les multiples qui sont réunifiés dans le Fils un. Jésus n'est jamais un individu seul. En Jn 16, 32 il dit : « *Vous serez dispersés chacun vers son propre et vous me laisserez seul* », mais il ajoute aussitôt « *je ne suis pas seul car le Père est avec moi.* » Il est toujours dans la double relation. Parler de Jésus comme d'un individu clos, isolé, n'a aucun sens, ce n'est pas dans les évangiles. Il est toujours le Fils, c'est-à-dire dans la relation au Père, et il est toujours « *celui qui a en charge la totalité de l'humanité* » car « *le Père lui a remis la totalité dans les mains* », deux expressions de Jean.

Regardez les gestes de Jésus dans les évangiles. Ce qui est intéressant, c'est de voir comment il est « par rapport à » : il est toujours dans une relation. Par exemple : il se retire dans la montagne et prie le Père ; il lève les yeux et voit la foule qui vient et qui a faim...

⁴³ Sur ce sujet, voir en particulier le début du chapitre V.

⁴⁴ « On peut profiter de ce passage pour placer une petite remarque sur l'apparente déduction que saint Paul fait ici. Nous sommes tentés de penser qu'il s'agit d'un raisonnement de Paul à partir d'un fait, le fait étant la résurrection individuelle du Christ à partir de laquelle, ensuite, saint Paul raisonnerait pour déduire notre résurrection. Il n'en est rien. C'est parce que c'est notre structure mentale de procéder ainsi que nous la transvasons dans ce texte. En réalité la résurrection du Christ n'existe que comme principe de notre résurrection et ne se pense pas sans elle. Notre résurrection fait partie des entours sans lesquels la résurrection du Christ n'est pas. L'expérience de Paul est l'expérience de résurrection dans toute son ampleur, dans toute son intégralité, et ne peut donc pas être réduite au constat d'un fait. » (J-M Martin à l'ICP en 1973-74).

Le relationnel n'est pas quelque chose qui advient à un individu déjà constitué, c'est une chose absolument fondamentale d'anthropologie : l'homme est d'abord relationnel, il est d'autant plus lui-même qu'il est plus ouvert à. Ce n'est pas d'abord un espace clos qui a ensuite d'éventuelles relations, il est nativement relationnel, c'est pour ça qu'il est nativement "fils de", forcément. Et s'il a un nom, le nom dit à la fois son nom propre (ce qu'il a le plus en lui-même, la région la plus intime de lui), et en même temps désigne la capacité d'être appelé, donc l'ouverture à. Avoir un nom, c'est pouvoir être appelé parce que j'ai déjà été appelé nativement par Dieu.

Le décentrement de l'Évangile va de pair avec un décentrement de l'homme lui-même qui se pense comme individu. Même dans ce qui paraît souvent être le meilleur de notre pensée comme la déclaration des droits de l'homme, il y a une pré-conception de l'homme comme individu. Dans le contexte même de démocratie, un individu vaut un individu, c'est vrai en un sens et en même temps c'est l'attestation d'une carence profonde par rapport à une anthropologie de type biblique. Il faut tenir les deux.⁴⁵

● Versets 15-19.

« ¹⁵Nous nous trouvons être de faux témoins de Dieu puisque nous avons témoigné à propos de Dieu qu'il a ressuscité le Christ alors qu'il ne l'a pas ressuscité, si donc les morts ne ressuscitent pas. ¹⁶En effet si les morts ne ressuscitent pas, le Christ n'est pas ressuscité ; ¹⁷Si le Christ n'est pas ressuscité votre foi (pistis) est vide, vous êtes encore dans vos péchés, ¹⁸et donc ceux qui se sont endormis en Christ sont perdus ¹⁹Si nous avons mis notre espérance en Christ seulement pour cette vie, nous sommes les plus pitoyables des hommes. »

3) Versets 20-28. Le Christ et Adam de Gn 3.

Nous prenons maintenant les versets 20-28. Il faudrait des heures sur ce passage.

C'est à partir de ces versets que commence à s'exprimer la relation singulière entre le Christ et tous. Dans cette partie, la comparaison Christ / Adam se fait par rapport au péché, donc en référence à Gn 3. Ici l'opposition est surtout faite entre la mortalité (« tous meurent en Adam ») et la non-mortalité (« en Christ tous seront vivifiés »), le mot de mort étant, dans cette perspective, lié à la notion de péché.

La compréhension que le monde juif a de sa condition par rapport à la mort, par rapport au péché, par rapport à un ensemble de choses, se trouve chiffrée dans la figure d'Adam. Ce qui permet à saint Paul à la fois de s'exprimer selon ce chiffre, et simultanément de proposer le chiffre d'une nouvelle condition humaine, la condition christique. Mais cette nouvelle condition humaine s'exprime par rapport à cette première lecture.

Rm 5, 12 : « De même que par un seul homme le péché s'est introduit dans le monde et par le péché la mort ». Nous avons ici explicitement une allusion au geste adamique caractérisé comme péché : « si vous en mangez, vous mourrez ». La mort est explicitement pensée non pas du tout biologiquement mais précisément en relation à ce geste adamique. Il faut savoir, lorsqu'on aborde ces textes, que nous ne savons pas du tout ce que ni l'auteur de Genèse ni

⁴⁵ Voir par exemple les critiques que J-M Martin fait par rapport aux notions de personne et d'individu : [La notion de "personne" en philosophie et en christianisme au cours des siècles ; retour à l'Évangile.](#)

saint Paul appellent “péché”. Ces textes-là ne sont pas la justification ou l'idéologie d'une certaine morale dans laquelle déjà nous avons interprété le péché.

« ²⁰Mais maintenant Christ a été ressuscité d'entre les morts, prémice de ceux qui sont endormis. ²¹Car puisque la mort est par l'homme, c'est par l'homme aussi qu'est la résurrection des morts; ²²car comme dans l'Adam tous meurent, de même aussi dans le Christ tous seront rendus vivants; ²³mais chacun dans son propre rang : les prémices, Christ; puis ceux qui sont du Christ, à sa venue; ²⁴ensuite la fin, quand il aura remis le royaume à Dieu le Père, quand il aura aboli toute principauté, et toute autorité, et toute puissance. ²⁵Car il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous les ennemis sous ses pieds : ²⁶le dernier ennemi qui sera aboli, c'est la mort. ²⁷Car il a assujetti toutes choses sous ses pieds. Or, quand il dit que toutes choses sont assujetties, il est évident que c'est à l'exclusion de celui qui lui a assujetti toutes choses. ²⁸Mais quand toutes choses lui auront été assujetties, alors le Fils aussi lui-même sera assujetti à celui qui lui a assujetti toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous. » (Traduction Darby).

« ²⁰**Mais maintenant le Christ est ressuscité des morts, prémice de ceux qui se sont endormis** – c'est-à-dire qu'il est le principe des ressuscités de la mort : prémice n'est pas seulement le premier ordinalement, c'est le mot *ap'arkhê*, un principe qui n'est pas seulement le début : *apo arkhê* c'est dès l'*arkhê*, "dès le principe", mais *ap'arkhê* en un seul mot c'est la prémice. Référence à la ritualité sacrificielle de la prémice : l'offrande de ce qui est produit le premier rejaillit en bénédiction sur l'ensemble de la récolte, par exemple. Cette idée de prémice est une idée étrangère pour nous, mais on peut avoir quelques représentations néanmoins.

« ²¹**Puisque par un homme [Adam], la mort, et par un homme [le Christ] la résurrection des morts.** – En effet il y a homme et homme à l'origine de la mort ou de la vie : l'homme à l'origine de la mort c'est Adam de Gn 3, – ²²**Car de même que tous meurent en Adam** – nous avons ici le thème de la référence à Adam comme celui en qui ou par qui s'ouvre le règne de la mort et du meurtre (de la mort et du péché si vous voulez). Ce thème est récurrent chez saint Paul. On le trouve surtout en Rm 5, et aussi en Rm 7 mais c'est caché, il faut le découvrir : la situation adamique concerne l'ensemble de l'humanité, c'est la thématique qu'on a appelée ensuite thématique du péché originel. Mais les oreilles contemporaines ne savent pas ce que ça veut dire, et c'est quelque chose qui, pour l'instant, reste pour nous mystérieux. Le Christ est la révélation d'une adamité plus originelle que Adam de Gn 2-3, notre père selon la chair. C'est la révélation d'une filiation et d'une paternité de l'humanité plus originelle que la filiation que nous connaissons. Vous retrouvez ici le “naître de plus originel” : « *Si quelqu'un ne naît pas d'en haut* (de plus originel) » dit Jésus à Nicodème – **de même ainsi dans le Christ tous seront vivifiés** – le mot vivifier et le mot de vie (*zoê*), chez saint Paul et chez saint Jean, désignent toujours la vie de résurrection, nous verrons cela dans le texte même – ²³**mais chacun à son propre rang ; ap'arkhê (en prémice) le Christ et ensuite les du Christ (ceux du Christ), tous, lors de sa parousie (sa présence).** »

“Ceux du Christ” est prononcé ici avant même que le mot de chrétien (*christianos*) n'existe. C'est un usage à l'époque : les disciples de Platon, on les appelle *oi tou Platonos*, “les de Platon”. Seulement le “de” désigne le rapport que l'homme nourrit par rapport au

Christ, rapport d'une autre nature que la simple référence à un maître à penser, philosophe ou autre. Quel est ce *de* ? C'est dans les petits mots que tout se tient. Les petits mots sont les moins déterminés et sont donc les plus riches de possibilités. C'est là qu'il faut faire attention à ne pas s'en tenir à l'aspect relationnel qui est impliqué par notre compréhension de l'être-de. "Être du Christ" désigne un type de relation qui est tout à fait autre que "être de Bergson" : avoir la même pensée, le suivre comme maître. Non, cette appartenance-là, ce lien, cette relation incluse dans le "de" reste au-delà de nos efforts pour le penser, ce qui ne veut pas décourager nos efforts.

- **"L'être-dans" et le rapport Christ / humanité.**

Cela nous donne occasion d'un développement à propos de ces petits mots. Les prépositions sont le plus profond d'une langue.

– Ici (v.21) nous avons d'abord en grec la préposition *dia* + génitif : "par" ; cela comporte la nuance de "en passant à travers" dans le grec commun, ou "par le moyen de".

– Ensuite la préposition "en" ou "dans" (v.22) : "*en*" en grec. Il est question de l'être-en-Adam et de l'être-dans-le Christ – l'expression la plus usuelle est "dans le Pneuma" mais il faut savoir qu'il y a une certaine identité entre Pneuma et Christ ressuscité.

Ici s'inaugure un certain parallélisme à la mesure où il est dit "tous les hommes en Adam"... Mais ne disons pas : voyons d'abord comment sont tous les hommes en Adam, nous comprendrons ensuite ce que veut dire "être dans le Christ". Faisant cela, vous allez réduire "en Adam" à dire le premier à partir duquel génétiquement ensuite nous sommes issus. Cela déjà ne serait pas du tout conforme à la compréhension de l'être-en-Adam qui est impliquée dans le texte de saint Paul. Mais en outre l'être-en-Adam n'est pas le point de départ pour comprendre ce qu'il en est de l'être-dans-le-Christ, c'est l'inverse : c'est l'expérience de saint Paul que l'humanité est dans le Christ qui suscite chez lui la compréhension, disons provisoirement, d'une certaine "solidarité", d'un certain être ensemble adamique. Donc soyez rassurés, l'être-dans ici garde toute son opacité, il reste soigneusement inintelligible.

Nous avons noté un principe capital : tout ce qui peut être dit de l'homme sous la figure d'Adam, donc par exemple la notion de péché originel, tout cela n'a aucun sens si on le pense présupposé à l'annonce du Christ. C'est la découverte par Paul de l'être-dans-le-Christ qui dévoile comme une certaine solidarité négative de l'humanité, laquelle prend figure dans Adam. Autrement dit, il ne s'agit pas de creuser d'abord la déficience dans laquelle nous sommes, convaincre du péché, et dire ensuite : vous voyez, il y a un trou là, il faut bien que le Christ vienne le remplir. Non point, c'est l'inverse, c'est la surabondance de l'expérience christique et elle seule qui fait prendre conscience de la profondeur de la déficience dans laquelle nous sommes. Il s'agit d'une profondeur que nous n'aurions du reste jamais éprouvée ni mesurée sans ce dévoilement du Christ. Ce qui est en question ici, ce n'est pas simplement les impressions d'insuffisance, de besoin, de manque, de négativité, de culpabilité, que nous serions susceptibles d'éprouver empiriquement, ce n'est pas cela que le Christ vient combler ; le Christ, venant, "creuse" la mesure de notre déficience, au-delà même de ce que nous pouvions penser. Mais il ne la creuse qu'en la comblant : c'est la confession du Christ qui crée la confession du péché comme c'est du reste l'expérience de la sainteté qui pousse à se déclarer pécheur.

- **Suite du texte.**

« ²⁴**Ensuite la fin quand il restituera le royaume à Dieu le Père** – ici c'est une thématique qu'on n'entend pas trop ailleurs, qui a été reprise par quelques Pères de l'Église plus tard : le Père donne la royauté au Fils, mais de telle façon ultimement, dans la résolution totale, que le Fils restitue la royauté au Père. Vous savez que, dans la donation, plus on restitue, plus on reçoit – vous vous rappelez, n'oubliez pas cela –, si bien que la restitution au Père ne constitue pas une chose qui dépouillerait le Christ de sa royauté – **quand il réfutera (désactivera, détruira) toute Arkhê (tout Principe), toute Exoucia (Puissance), toute Dunamis (Force).** » Arkhê, Exoucia, Dynamis sont des mots qui désignent des ordres angéliques et qui peuvent donc aussi désigner des ordres de puissances adverses.

Il y a une angéologie néotestamentaire qui redevient à la mode : je vous signale que les anges sont en train de se remplumer dans bien des endroits. Quand j'ai commencé à enseigner la théologie, il aurait été ridicule d'ouvrir un traité des anges. Aujourd'hui on me le demande : je vais faire une petite session sur les anges, je dirai ce qu'il en est. Ce n'est pas vain, ça a un sens. Lequel ?⁴⁶

« ²⁵**Car il faut que lui règne** – donc ici il s'agit du royaume du Christ. Rappelez-vous ce que veut dire régner : c'est être le prince ou le principe qualifiant d'un espace, ce qui détermine la qualité d'un espace, c'est-à-dire d'un mode de vie ; et en même temps ça correspond à une qualité de vie autre ici – **jusqu'à ce qu'il place tous les ennemis sous ses pieds** ». C'est majeur tout ça. Vous avez ici le thème du combat et de la victoire qui est récurrent chez Jean aussi, particulièrement dans sa première lettre : on ne l'aperçoit pas, mais il y est. N'oubliez pas qu'il s'agit de la victoire où l'ennemi, c'est la mort et le prince (ou le principe) de la mort. C'est pourquoi il a été fait mention des principes adverses comme Arkhê, Puissances, Forces. Qu'il « *place ses ennemis sous ses pieds* », c'est une citation du psaume 110, psaume majeur pour la christologie, presque tous les versets ont été utilisés dans la christologie⁴⁷.

« ²⁶**Le dernier ennemi réfuté** – le dernier mis à mort – **la mort** – quand c'est puisé aux psaumes, les ennemis ne sont pas dans la reprise qui peut en être faite spirituellement. Christiquement l'ennemi c'est la mort, c'est le meurtre, c'est le mal – ²⁷**car il a subordonné (hypotaxen) la totalité sous ses pieds** – citation du psaume 8 – **Quand il dit que la totalité a été subordonnée, il est évident que c'est à l'exclusion de celui qui se subordonne la totalité – c'est le Père.** ²⁸**Quand donc la totalité lui sera subordonnée, alors lui-même le Fils sera subordonné à celui qui lui a subordonné la totalité, afin que Dieu soit tout (complètement) en tous.** »

- **Petit développement sur *hupotaxein* (sub-ordonner).**

Vous avez ici le verbe *hupotaxein* (placer dessous, subordonner), verbe majeur chez saint Paul. Sa syntaxe, son écriture est une hypotaxe, c'est-à-dire la mise dans un ordre, la symbolique du dessus et du dessous. Vous ne pouvez pas ouvrir une page de Paul qu'il n'y ait quelque chose de cette écriture-là.

⁴⁶ Cf [LES ANGES. Première partie : les anges dans la Bible et aux premiers siècles](#) et [LES ANGES. Deuxième Partie : Textes du N T et de chrétiens des 1ers siècles](#).

⁴⁷ Cf [Relectures du Psaume 110, 1-4 par le Nouveau Testament et les premiers chrétiens. Les titres seigneur, fils de Dieu...](#)

Ce qu'on traduit par « Femmes soyez soumises » (Ep 5, 21-22), ce n'est pas « soyez soumises » mais c'est « *soyez subordonnées* » et c'est mieux, c'est tout autre chose parce que c'est la syntaxe générale de Paul. Vous allez voir la dimension de cette syntaxe : dans notre texte, l'ennemi est subordonné à celui qui a la victoire – voilà une subordination qui n'est pas meilleure que la soumission –, mais ultimement le Fils est subordonné au Père et ils sont égaux, voyez ça ! La dimension de l'être deux, depuis la plus intime intimité dans l'égalité, jusqu'à l'adversité meurtrière, tout cela est dans le langage de l'hypotaxe. Donc ne choisissez pas d'être systématiquement heurtés parce qu'on emploie le mot *hypotaxis* ici ou là, et ne le traduisez pas par *soumission* avec le sens qu'a ce mot à notre oreille aujourd'hui.

La soumission chez Paul n'est pas une affaire de conseil conjugal, c'est une affaire de grammaire. C'est sa grammaire propre, la subordination. Nous avons encore des propositions subordonnées, mais ce n'est pas la même chose, ici c'est plus originel et plus fondamental. En effet il n'y a pas être sans *être à*, mais pas *être à* obligatoirement au sens d'*être possédé par*, mais “être par rapport à”, au sens d'être relationnel. Si bien que des verbes que nous employons de façon absolue sont employés de façon relative par Paul : mourir, pour nous, c'est vivre ou mourir ; pour Paul on meurt à quelque chose, et *mourir à* quelque chose c'est du même coup *vivre à* autre chose. C'est le b-a-ba de ce que serait une bonne lecture de Paul, c'est le b-a-ba de son écriture. Il faudrait, si on voulait ouvrir Paul, passer un mois sur l'hypotaxe, c'est son écriture, et entrer dans l'intelligence de son écriture. Jean n'a pas du tout cette écriture-là, mais ce n'est ni moins ni plus, c'est une autre écriture, à condition d'être bien entendue.

► Est-ce que concrètement je peux comparer l'hypotaxe à la relation de la mère et du bébé où le bébé est vitalement dans la dépendance de la mère ?

J-M M : C'est un aspect partiel. Il y a effectivement des subordinations. Autrefois c'était vrai du maître et de l'élève, je ne suis pas sûr que ce soit vrai aujourd'hui ; c'est vrai de la mère et de l'enfant puisque c'est l'exemple que tu choisis. Mais, puisque tu prends cet exemple-là, c'est excellent car ça a trait à l'évangile que nous allons lire demain ou après-demain dans la célébration⁴⁸ : comment se comprend dans l'Évangile le rapport de filiation et de maternité ? Comment se comprennent aussi les expressions : “haïr son père”, “haïr sa mère” qui sont quand même le contraire de la subordination ! Comment mettre en place toutes ces choses ? C'est une question magnifique.

Jésus peut aller jusqu'à paraître méprisant – ce n'est pas le bon mot mais certains sont allés jusqu'à le penser – dans sa relation à sa mère Marie : « *Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi ?* » (Jn 2, 4). Si ce n'est pas exactement méprisant, en tout cas il est clair que Jésus prend distance par rapport à sa famille charnelle. Que signifie prendre cette distance ?

► Est-ce qu'on peut dire qu'il est vital pour nous d'être relié à Dieu, sinon on ne sort pas de l'espace de meurtre ?

J-M M : Absolument.

► Donc on peut entendre “subordonné” dans ce sens-là ?

J-M M : Absolument. De la même façon que les dépendances, les appartenances doivent être méditées. Il ne s'agit pas d'énoncer ou de claironner quelques principes d'indépendance

⁴⁸ Voir la fin du chapitre IV ou [Homélie sur Mt 12, 46-50 : les liens familiaux..](#)

ou de vitupérer ce qu'on appellerait un christianisme d'appartenance. Dépendance et appartenance sont de beaux mots constitutifs de l'humanité à condition qu'ils soient pensés comme il faut, là où il faut. Et même, à la mesure où l'homme est essentiellement relationnel, du même coup nous touchons à cette question-là. Nous sommes un petit peu loin de la croix ici, mais nous profitons de tout texte pour entendre ce qu'il a à nous dire lorsque nous l'avons ouvert.

► Par ailleurs on peut entendre la notion de subordonné en dehors des questions comme celle de dessus / dessous, qui sont propres à ce qui est terrestre ?

J-M M : Pas toujours, justement, même pas le dessus / dessous. Cette symbolique du dessus et de dessous est différente chez Paul et chez Jean. “Être dessous” ou même “être plus bas” n'est pas négatif. Je suis désolé, la Loire à Nevers est plus haute qu'à Nantes, donc à Nantes c'était nécessairement la Loire inférieure ; mais aujourd'hui on ne supporte pas qu'elle soit inférieure, elle est devenue atlantique. La notion de dégradation n'est pas nécessairement incluse dans le rapport de dessus et de dessous parce que le dessous conditionne le dessus, et il n'y a pas de dessus s'il n'y a pas de dessous.

► Il n'y a pas un sans deux.

J-M M : Exactement.

4) Versets 35-38. Semences et corps des ressuscités.

Nous passons sous silence le paragraphe des versets 29 à 34 car c'est un thème assez étrange, le thème du baptême pour les morts. On ne sait pas exactement à quoi cela correspond. Il y a plusieurs tentatives d'explication⁴⁹ mais je n'entre pas là-dedans, ça n'a pas d'importance pour notre sujet. Il n'y a aucune certitude d'ailleurs sur la signification exacte de ce qui est évoqué. Nous passons donc aux versets 35-38.

« ³⁵Mais quelqu'un dira : “Comment ressuscitent les morts ? Avec quel corps viennent-ils ?” ³⁶Insensé ce que tu sèmes n'est pas vivifié s'il ne meurt, ³⁷et ce que tu sèmes, ça n'est pas le corps à venir, mais une graine nue, comme par exemple de blé ou de quelque autre chose semblable ³⁸et Dieu lui donne le corps selon qu'il l'a voulu, et à chacune des semences, son corps propre. » (Traduction J-M M)

« ³⁵*Mais quelqu'un dira : “Comment les morts ressuscitent-ils ? Avec quel corps viennent-ils ?”* ³⁶*Insensé* – à la question posée, Paul commence par répondre “Insensé”. C'est une façon de s'adresser à son interlocuteur. Et il va introduire une réponse qui met en œuvre la grande symbolique de la semence et du fruit (ou de la semence et du corps) que nous avons indiquée déjà à plusieurs reprises⁵⁰. Les lieux qui font explicitement allusion à la semence sont nombreux dans nos Écritures, beaucoup plus que vous ne le pensez ; mais en

⁴⁹ J-M Martin a abordé ce thème lors de la lecture des *Extraits de Théodote* n° 22 de Clément d'Alexandrie : « Il est dit ici que les anges se font baptiser pour nous, et c'est ce qui a donné lieu chez moi à l'expression que j'ai souvent employée : “les mots de notre vocabulaire doivent être baptisés afin de pouvoir dire...”, c'est-à-dire laisser mourir leur sens usuel pour ressusciter à la capacité neuve de dire la nouveauté christique. » (fin du message [Gnose valentinienne : Lieux fondamentaux, angélogie, chambre nuptiale. Citations d'Extraits de Théodote.](#), II, 4). Voir aussi le II de [L'opposition chair-pneuma. La crucifixion/résurrection du langage.](#)

⁵⁰ Sur la structure semence/fruit voir [Caché/dévoilé, semence/fruit, sperma/corps, volonté/œuvre...](#)

plus, cela régit toute la structure de l'Écriture néotestamentaire – ***ce que tu sèmes n'est pas vivifié s'il ne meurt*** ».

Vous avez ici, dans une toute petite phrase, l'équivalent exact de Jn 12, lorsque les Hellènes, c'est-à-dire des juifs de la diaspora, viennent à Jérusalem pour la fête et, s'adressant aux apôtres, disent : « *Nous voulons voir Jésus* ». Ils accèdent à Jésus et la parole de Jésus est assez étonnante : « *Si le grain ne tombe en terre et n'y meurt, il demeure seul. Mais s'il meurt il porte beaucoup de fruit* » (v. 24) C'est donc le rapport semence / fruit qui est en question ici, avec la signification donnée à la mort comme étant de l'essence de la fructification. Le verset suivant parle un autre langage, il y est question de se haïr soi-même ; c'est un texte qui fait grande difficulté aux oreilles des psychologues. Nous l'avons étudié à plusieurs reprises en d'autres endroits et nous ne revenons pas là-dessus, mais nous repérons des constantes. Se familiariser avec un recueil comme nos Écritures, c'est savoir repérer les constantes.

« ³⁷*Et ce que tu sèmes, ça n'est pas le corps à venir, mais une graine nue, comme par exemple de blé ou de quelque autre chose semblable.* » Il y a donc une différence entre l'état de semence et l'état de fructification. Je vous signale que la graine est appelée *nue*, et c'est un mot très important parce que très curieusement la symbolique de la semence va occuper une autre symbolique qui est très fréquente dans le Nouveau Testament, qui est la symbolique du vêtement : nu ou vêtu.

Parenthèse : la symbolique du vêtement.⁵¹

Cette symbolique du vêtement est première mais le vêtement n'y est pas perçu comme nous le percevons. Nous le percevons selon ce qui est dit par Jésus en saint Matthieu : « *La vie est plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement* » (Mt 6, 25). Or, par exemple dans *l'Évangile de Philippe*, un évangile apocryphe qui est très précieux comme témoin de fonctionnements symboliques des thèmes néotestamentaires, on lit cette petite phrase : « Dans le monde d'ici-bas, le corps est plus important que le vêtement, dans le monde qui vient le vêtement est plus important que le corps. »⁵² Vous m'avez entendu très souvent dire une phrase de ce genre.

“Revêtir le Christ” (Ga 3, 27) : évidemment le Christ est plus important que ce qui est revêtu du Christ. Autrement dit, vous avez là une symbolique dans laquelle, pour le moins, le vêtement est un autre nom du corps mais dit précisément le corps pleinement accompli.

C'est ainsi qu'on lit dans l'évangile de Philippe (sentence 23) qu'un certain nombre de chrétiens sont effrayés, ayant peur de “ressusciter nus”⁵³. Ça paraît bizarre, oui, mais “nus”

⁵¹ Voir aussi [Symbolique du vêtement : le lavement des pieds \(Jn 13\) ; le Chant de la perle \(poème gnostique\)](#)

⁵² La citation exacte est : « En ce monde ceux qui revêtent les vêtements sont supérieurs aux vêtements. Dans le royaume des cieux, les vêtements sont supérieurs à ceux qui les ont revêtus dans une eau et un feu qui purifient tout le lieu. » Traduction J Ménard, Letouzet et Ané 1967, p. 59 sentence 24.

⁵³ « Il y en a qui craignent de ressusciter nus. C'est pourquoi ils veulent ressusciter dans la chair, mais ils ne savent pas que ceux qui portent la [chair, ceux-là] sont nus. Pour ceux qui se [dépouilleront] au point de se mettre nus, ceux-là ne sont pas nus. Il n'y a ni chair [ni sang qui peut] hériter du Royaume de Dieu. Quelle est celle qui n'hériterait pas ? Celle que nous avons revêtue. Mais quelle est celle qui hériterait ? Celle du Christ et son sang. C'est pourquoi il a dit : “Celui qui ne mangera pas ma chair et ne boira pas mon sang n'a pas la vie en lui.” Qu'est-ce que sa chair ? Sa chair est le Logos et son sang est le Pneuma Sacré. Celui qui a reçu ceux-là a une nourriture, et une boisson et un vêtement...” (Traduction Jacques Ménard p. 57-59). Le véritable corps, c'est l'Esprit de résurrection. Vous voyez avec quelles précautions il faut s'avancer dans l'intelligence d'une pensée ainsi structurée.

signifie restés à l'état de semence inerte – puisque la semence inerte est appelée ici nue – et non pas re-suscités avec le déploiement de la semence de christité qui est en nous.

Ce thème du vêtement est très important. Il est très différent de notre façon à nous de le penser, mais à certains égards on trouverait des petites analogies lointaines, dans par exemple la signification majeurement identifiante que les adolescents accordent au fait de porter tel vêtement qui est à la mode, ou un tel qu'il ne l'est pas. Ce n'est pas suffisant mais c'est l'indice de ce que le vêtement est l'explicitation du corps.

De même, chez saint Paul le voile n'est pas fait pour cacher mais pour dévoiler⁵⁴ la féminité, c'est une extension de la chevelure : c'est la chevelure non pas laissée à l'état sauvage mais ressaisie intelligiblement, manifestée, explicitée. Je ne vais pas développer davantage, et je ne dis pas que c'est la signification du voile partout et toujours : je dis que c'est la signification du voile chez Paul. Au fond le Christ est notre vrai corps, c'est-à-dire le dévoilement de ce que nous sommes en semence.

► Jean-Marie, c'est à dessein que tu ne parles pas du rapport entre habillé et habité ?

J-M M : Non, donc un mot simplement : le verbe *habere* (avoir en latin) est un verbe de grande importance dans la symbolique. Très souvent on le déprécie par rapport au verbe être. Mais :

– *habere* est à l'origine de *habitus* (pas au sens de l'habitude) qui signifie le comportement, la façon d'être et d'être à, donc ça déploie le verbe être précisément en tant qu'il est relationnel ;

– *habere* ouvre la symbolique de l'habitation. Le thème de l'habitation est majeur soit qu'il s'agisse de la tente, soit qu'il s'agisse du temple. Dieu habite, nous habitons en Dieu, Dieu habite en nous. C'est une symbolique liée à un usage encore plus constant de la petite préposition réversible *dans* : le Christ est en nous et nous sommes dans le Christ. Que veut dire “dans” ? Voilà une question. « *Je vis, mais non pas moi, c'est le Christ qui vit en moi* » (Ga 2, 20). Par ailleurs être, pour un homme, c'est habiter. L'homme habite. Même le nomade habite.

– Et enfin c'est la symbolique de l'habit, donc du vêtement. L'habit est justement la manifestation de l'*habitus*, de l'être intime, la révélation de ce par quoi j'interprète et présente mon corps. C'est sûr que le vêtement est une interprétation du corps.

Donc vous avez ici des grandes symboliques qui sont très fréquentes dans l'Antiquité. Il faut les lire dans l'ensemble qu'elles prennent à l'intérieur d'une tradition déterminée. Parce que même les symboles dits universels ont besoin à chaque fois d'être lus dans l'usage qu'on en fait dans telle ou telle culture, dans telle ou telle écriture.

« ***Tu sèmes une graine nue [...] ³⁸et Dieu lui donne le corps selon qu'il l'a voulu.*** » On traduit souvent : « et Dieu lui donne le corps qu'il veut » comme réponse à la question « *Avec quel corps viendront-ils ?* » Mais pas du tout, parce qu'il y a deux œuvres de Dieu : l'œuvre de la déposition des semences lors des six jours ; et le septième jour commence l'œuvre de la croissance. Et nous sommes dans ce septième jour. « *Je le ressusciterai au dernier jour* » signifie : « Je suis en train de le ressusciter dans ce septième jour dans lequel nous sommes. »

⁵⁴ « Le vêtement dévoile, c'est-à-dire ressaisit ce qui est donné de façon brute par la nature pour être assumé et manifesté dans ce que nous appellerions la culture. Il faut cependant voir que nature et culture ne sont pas exactement les mots qu'il faut choisir ici bien qu'il y ait chez Paul la distinction *kata phusin* (selon la nature) et *kata khrêsin* (selon l'usage), mais en fait les deux sont plus ou moins synonymes chez Paul. Ainsi la distinction culture / nature ne fonctionne pas chez lui, donc ce que je dis n'est pas absolument pertinent mais nous indique quelque chose du chemin qui serait à penser dans la signification du vêtement. » (J-M Martin, groupe st Paul 19 mai 2009)

Nous apercevrons des choses de ce genre-là en parcourant l'évangile de Jean dans les prochains jours. Cela est fortement développé dans les débats au chapitre 5. Dieu a deux activités : l'activité de déposer les semences, et l'activité de faire la croissance des semences, les faire croître jusqu'à ce qu'elles viennent à leur corps propre, leur accomplissement, leur fructification dernière⁵⁵.

« *Selon qu'il l'a voulu* ». Nous avons dit que semence et désir disaient la même chose. Donc la volonté (le désir) dit le moment germinal, spermatique puisque semence se dit *sperma* en grec. On voit la signification que cela peut avoir s'il s'agit du corps : c'est le rapport au corps comme *sperma* accompli ; ou de la semence : c'est le rapport au fruit s'il s'agit de l'exemple végétal ; et le fruit est selon la semence. Le “selon” est extrêmement important, il rejoint la formule des Synoptiques selon laquelle un bon arbre porte de bons fruits, un mauvais arbre de mauvais fruits. L'équivalence ici, c'est qu'une graine (un gland) de chêne ne donne pas un peuplier.

Donc il y a ici une détermination qui est plus riche, mais correspond un peu à ce qui, dans l'Occident, sera la détermination de l'espèce. « *Selon son espèce* » (Gn 1) : seulement cette détermination a la souplesse de la symbolique que le concept de “spécifique” ne garde pas dans la logique occidentale.

« ***Et à chacune des semences, [il donne] son corps propre*** » : un corps, c'est-à-dire la fructification (la venue à corps) qui est propre à ce qui est secrètement dans la semence. Donc c'est la manifestation et l'accomplissement. Rappelez-vous ce que nous avons dit sur accomplissement : rien ne se fabrique, ça s'accomplit à partir de la semence.

5) Versets 39-53. Le Christ et Adam de Gn 2.

Paul va noter ensuite rapidement les différentes choses qui existent, ont une chair propre ou un état propre. Dans cette partie la comparaison Christ /Adam ne se fait plus par rapport au péché mais par rapport au modelage d'Adam, donc par rapport à Gn 2 : le premier Adam est issu de la terre, modelé de la terre, alors que le second, le Christ, vient du ciel. Ici il sera surtout question de l'opposition entre la corruptibilité de l'Adam modelé et de l'incorruptibilité du Christ.

« ³⁹Toute chair n'est pas la même chair : autre celle des hommes, autre la chair des bêtes, autre la chair des oiseaux, autre des poissons. ⁴⁰Il est aussi des corps célestes et des corps terrestres. Mais autre la gloire des célestes, autre celle des terrestres; ⁴¹autre la gloire du soleil, autre la gloire de la lune, autre la gloire des astres : oui, un astre diffère en gloire d'un autre astre. ⁴²Ainsi pour la résurrection des morts. Ce qui est semé dans la corruption se réveille dans l'incorruption; ⁴³ce qui est semé dans le déshonneur se réveille dans la gloire; ce qui est semé dans l'infirmité se réveille dans la puissance; ⁴⁴ce qui est semé corps psychique, se réveille corps pneumatique. S'il y a un corps psychique, il y a aussi un corps pneumatique. ⁴⁵C'est écrit ainsi. “Le premier homme, Adâm, est devenu un être vivant”. Le dernier Adâm, pneuma vivifiant. ⁴⁶Mais non premièrement le pneumatique, mais le psychique ; ensuite, le pneumatique. ⁴⁷Le premier homme est tiré de la terre, un boueux ; le deuxième homme, du ciel. ⁴⁸Tel est le boueux, tels aussi les boueux ; tel le céleste, tels

⁵⁵ On lit cela en Jn 5, 17-21, cf [Jn 5, 17-21: le shabbat en débat. Les 7 jours et les 2 œuvres de Dieu \(Gn 1\)](#).

aussi les célestes. ⁴⁹Comme nous avons porté l'image du boueux, ainsi nous porterons aussi l'image du céleste. ⁵⁰Oui, je le dis, frères, la chair et le sang ne peuvent hériter le royaume de Dieu, ni la corruption hériter l'incorruptibilité. ⁵¹Voici, un mystère, je le dis : nous ne nous endormirons pas tous, mais nous serons tous transformés. ⁵²En un instant, en un clin d'œil, au nom du shophar ultime – oui, il sonnera, le shophar – et les morts ressusciteront incorruptibles, et nous serons transformés. ⁵³Il faut que la corruption revête l'incorruptibilité, que le mortel, revête l'immortalité. ⁵⁴Et quand la corruption aura revêtu l'incorruptibilité et que le mortel aura revêtu l'immortalité, alors ce sera la parole écrite : “La mort a été engloutie dans la victoire. ⁵⁵Mort, où est ta victoire ? Où, de toi, mort, l'aiguillon ?” ».

(Traduction de Chouraqui légèrement modifiée).

a) Versets 39-44. Premières distinctions.

« ³⁹*Toute chair n'est pas la même chair, mais autre d'une part celle des hommes, autre d'autre part la chair des bêtes, autre la chair des oiseaux, autre celle des poissons.* – ensuite ce sont les corps qui ne sont plus des vivants – ⁴⁰*Et [il y a] des corps célestes et des corps terrestres ; mais différente d'une part la gloire des célestes, différente d'autre part celle des terrestres.* – le mot gloire ici est magnifique : la gloire désigne le corps manifesté, la gloire est la manifestation de l'être. « *Nous avons vu sa gloire* », c'est-à-dire nous avons vu son corps de résurrection manifesté. – ⁴¹*Autre la gloire du soleil, autre la gloire de la lune et autre la gloire des étoiles ; et d'une étoile à une autre étoile, en effet elles diffèrent en gloire* »

Ce qui est marqué dans le passage préliminaire, ce sont les degrés différents de gloire (de *doxa*) des différents *sômata* (corps). Saint Paul emploie d'abord le mot *sarx* (chair) pour marquer qu'il y a une chair différente des hommes, des animaux, des poissons. Le mot *sarx* ici n'est pas à prendre comme dans le rapport opposant *sarx* et *pneuma* ; c'est un exemple caractéristique. Et de toute façon notre compréhension de la constitution physico-chimique de l'univers est nulle et non avenue pour nous introduire à ce qui est en cause dans le texte. D'autre part Paul fait une distinction entre les corps terrestres et les corps célestes qui est, elle aussi, absolument étrangère à notre compréhension spontanée de la cosmographie. Donc un très considérable effort de lecture est à faire parce que finalement, ce qui est en cause ici, c'est la compréhension d'une expression que nous employons facilement à tort et à travers, et qui est très importante à propos de la résurrection, l'expression de **corps glorieux**. C'est la notion de gloire qui revient avec ses différents degrés.

« ⁴²*Ainsi en est-il de la résurrection des morts.* » Après ces principes qui ont été apportés, nous revenons à la question initiale de la résurrection d'entre les morts.

« *Il est semé en corruption, il ressuscite en incorruptibilité.* » Le mot corruption indique la mort ou la mortalité par opposition à l'éternité ; la corruption signifie que le corps se corrompt. Je vous signale que le corps humain est réputé se corrompre à partir du quatrième jour après la mort, c'est pourquoi le Christ a connu la mort mais pas la corruption. C'est une des significations de « *ressuscité le troisième jour* », entre autres. Et cela se confirme à propos de Lazare, lorsque Jésus demande qu'on lui ouvre le tombeau et que Marthe lui dit : « *Il est de quatre jours, il sent déjà* » (Jn 11). Et cette thématique de l'odeur de corruption s'oppose à ce qu'on traduira par odeur de sainteté, mais qu'il faudrait entendre comme odeur

de sacralité, de consécration. C'est pourquoi toute la symbolique du parfum et de l'odeur, qui a à voir avec le pneuma, s'inscrit également dans ce langage⁵⁶.

Suivons pas à pas le texte. « *Il est semé en corruption, il ressuscite en incorruptibilité.* » La mort / la résurrection. Et c'est beaucoup plus subtil qu'il n'y paraît, et plus difficile à penser encore que vous ne le croyez, car en réalité vous pouvez me dire : mais la semence ne meurt pas ! En fait elle ne meurt pas en elle-même, mais elle quitte son état séminal donc sa solitude séminale. Ceci correspond à ce qui est dit au chapitre 12 de saint Jean⁵⁷, lorsqu'il s'agit de faire l'opposition entre la solitude de la semence (qui resterait seule et qui ne germerait pas parce qu'elle n'est pas semée en terre) et le « *porter beaucoup de fruit* ». Cette expression « *porter beaucoup de fruit* » est constante et chez Paul et chez Jean, elle revient je ne sais combien de fois. Et ici il ne faut pas prendre simplement le fruit comme une espèce de métaphore, comme on parle des fruits du travail, pas du tout, il faut rester près de la symbolique qui est en question.

« ⁴³*Il est semé en déshonneur (ou en infamie), il ressuscite en gloire ; il est semé en faiblesse, il ressuscite en puissance.* » Vous avez ici des mots qui préparent la formule dernière, parce que le mot faiblesse est chez saint Paul un synonyme de chair. La chair ne désigne pas un élément composant l'homme dans sa totalité, un élément entrant en composition, la chair désigne tout l'homme en tant qu'il est mortel, en tant qu'il est faible et éventuellement meurtrier. C'est cela la faiblesse. C'est pourquoi nous lisons aussitôt après :

« ⁴⁴*Il est semé corps psychique – la psychê c'est l'âme – il ressuscite corps pneumatique (spirituel). S'il est un corps psychique, il est aussi un pneumatique.* » Nous arrivons donc au psychique dans son rapport au spirituel. Le cheminement est très important pour que vous compreniez le sens du mot chair, le sens de faiblesse, le sens de corruptibilité.

Je vais citer, pour dire l'incompatibilité radicale des choses qui sont ici opposées, un mot de Jean qui se trouve au chapitre 3 et qui en cela reprend exactement le vocabulaire paulinien sur la chair, comme il lui arrive à plusieurs reprises de le faire : « *Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né du pneuma est pneuma.* » (v. 6). Nous avons deux statuts de l'être homme : un statut charnel et un statut pneumatique (spirituel). Le corps est semé psychique, semé par la mort ou par la génération peu importe, et il se relève corps spirituel.

Le mot psychique ici demande une certaine précision. Il faut bien voir que le mot psychique se détermine, comme tous les mots, à partir du mot qu'on lui oppose. Un mot a un champ extrêmement vaste de possibilités de signification, il ne prend un sens déterminé que de par son rapport à un autre mot. Un exemple simple : le mot “physique”. Il n'a pas le même sens si je distingue la physique et la chimie ou si je distingue le physique et le moral. Il change de sens suivant le terme auquel il a rapport, et suivant la qualité du rapport qu'il a avec le terme ; parce que ça peut être un rapport de complémentarité ou d'opposition, il y a une indéfinité de façons d'être deux.

Parenthèse : la parole précède l'homme. On est soucieux naturellement de faire que les hommes aient de bons rapports entre eux. Il faudrait commencer par avoir le souci que les mots aient de bons rapports entre eux, car les mots précèdent les hommes, la Parole précède l'Homme.

⁵⁶ Sur l'odeur voir: [Jn 12, 1-7 : le parfum répandu par Marie-Madeleine. Odeur et mémoire du futur.](#)

⁵⁷ Cf [Jn 12, 20-26 : « Nous voulons voir Jésus », La mort féconde du grain de blé.](#)

Vous croyez que vous fabriquez la parole ? Vous croyez que vous fabriquez vos cogitations, que vous les codez à l'aide de mots convenus (vous tapez), et vous projetez ça, et l'autre décode et il sait ce que vous avez voulu dire. Vous croyez que c'est ça la parole ? Non, vous entrez dans la parole, la parole vous précède. C'est un lieu qui est là avant vous, et c'est elle qui vous détermine, qui vous conforme. La parole vous conforme, c'est la raison de l'extrême importance des cultures dans leur lieu, et par suite l'extrême importance de l'Évangile qui n'est pas une culture parmi les cultures, mais qui marque l'insuffisance de toutes les cultures. C'est pour cela que l'Évangile est universel, ce n'est pas en ce sens qu'il fabriquerait une super culture, il n'est pas fait pour ça. Il est fait pour entrer en dialogue avec toutes les cultures, et c'est pourquoi il n'est pas lui-même une culture. Nous connaissons le dialogue des cultures, mais ici ce n'est pas un dialogue de culture à culture. Tant que vous n'aurez pas déculturalisé, désoccidentalisé l'Évangile, l'Évangile ne pourra pas parler à d'autres cultures.

b) Préciser les distinctions et les rapports entre les mots.

• Le rapport psychique / pneumatique⁵⁸.

Je reviens maintenant à ce que j'ai dit du mot dans son rapport à un autre mot. Ici le mot psychique est pensé par opposition à pneumatique (à spirituel), alors que dans notre usage, le psychique s'oppose plutôt à l'organique ou au physique. Cette distinction du psychique et de l'organique n'est pas une distinction rêvée, elle régit le monde, elle régit la disposition des plaques sur les portes : si j'entends mal, j'ai à choisir entre aller chez un oto-rhino ou aller chez un psychologue (la psyché, c'est ça). On fait entrer dans la psyché très souvent le spirituel car la vraie distinction, pour nous, est entre l'organique et tout ce qui relève de l'animation sensible, de la prétendue connaissance, des cogitations, des sentiments. Je sais que cela est un peu vitupéré aujourd'hui, mais il ne s'agit pas de rabouter les deux, il s'agit de voir que cette distinction n'est pas celle de l'Écriture où le psychique s'oppose au pneumatique.

Autrement dit, dans l'Écriture :

- le psychique désigne la totalité de ce que nous considérons comme la vie humaine aujourd'hui,
- et le pneumatique est quelque chose d'étranger et de nouveau par rapport à cela.

Aujourd'hui tout ce qui veut sortir de l'ordre mécaniciste qui règne se fait une spiritualité, mais ce n'est pas une spiritualité car on confond spiritualité et psychologie. Le pneuma dont il est question dans l'Évangile est quelque chose qui survient, ou quelque chose qui relève d'une autre semence que celle qui constitue l'homme adamique, celui que nous connaissons.

J-M Martin ne traite pas ici (à Nevers) le passage du corps psychique au corps pneumatique qui néanmoins pose problème. Nous vous proposons donc, en retrait, quelques éléments de réflexion qui ne sont pas textuellement repris à J-M Martin même s'ils s'appuient sur sa propre lecture des textes.

• Le rapport semence / corps : deux possibilités de structures.

Nous venons de voir que le statut charnel (ou psychique) de l'homme est opposé au statut pneumatique, et nous avons vu aussi que le rapport *sperma/sôma* (semence/corps) est un

⁵⁸ Ce thème a été repris dans [Les distinctions "corps / âme / esprit" ou "chair / psyché / pneuma" : la distinction psychique et pneumatique \(spirituel\)](#).

rapport d'état germinal à état accompli du même, à la floraison. Alors comment entendre ce que dit Paul « *Il est semé corps psychique, il ressuscite corps pneumatique* » (v. 44) ?

On peut l'aborder de deux façons :

- puisque le rapport sperma/sôma est un rapport d'état germinal à état accompli du même, c'est que le *sperma* est un état faible par rapport au *sôma* qui est l'état accompli ; et lors de la résurrection l'état accompli évacue son état faible qui était un état inaccompli. Ainsi nous avons mis en rapport le verset 42 (« *Il est semé en corruption, il ressuscite en incorruptibilité* ») avec le grain tombé en terre : s'il meurt à sa solitude (donc s'il évacue l'état où il est inerte et seul), il porte beaucoup de fruits. Pour le rapport psychique / pneumatique, on dira que ce sont deux aspects du même, le psychique étant l'aspect faible qui a vocation à être grand, mais il faut bien voir que ceci contredit la règle où le pneumatique est considéré comme complètement étranger au psychique.

- puisque le *sperma* est essentiellement ce qui se cache comme la semence est cachée sous la terre, on peut dire que le *sperma* est le *sôma* en caché, mais caché dans autre que soi, car si c'est caché, il y a autre. Autrement dit ce caché-là prend le sens d'une sorte de dissimulation qui fait qu'il peut y avoir méprise pour ceux qui voient. On pourrait lire quelque chose de ce genre dans le "*homoiôma*", le "comme un homme" de Ph 2, où il y a sinon simulation, du moins simulation aux pécheurs dont il n'était pas car de toujours la dimension de Résurrection est présente en lui ; et c'est là que s'introduit une certaine lecture de la différence qui n'est plus les deux états du même, mais la différence entre le psychique et le pneumatique.⁵⁹

Au point de vue structurel fondamental, ces deux structures qui ont souvent du mal à se mettre ensemble chez différents auteurs du IIe siècle, sont à percevoir ici.

c) Versets 45-49. Christ pneumatique / Adam psychique ou boueux.

• Verset 45. Introduction des deux Adam⁶⁰.

« ⁴⁵*C'est ainsi qu'il est écrit* – vient une citation de Gn 2, 7 – *le premier homme, Adam, fut en psychê vivante*, – en effet Dieu lui insuffle un souffle et il devient psychê vivante – *le dernier Adam est en pneuma vivifiant*. » L'un est *psychê*, l'autre est *pneuma* (le Christ ressuscité est *pneuma*).

• La distinction psychê (souffle mortel) / pneuma (souffle vivifiant).

La *psychê* est un souffle faible, ce qui signifie un souffle mortel, et il ne s'agit pas simplement du reste d'un simple souffle respiratoire, c'est le souffle animateur d'une vie fragile, faible, mortelle ; et le *pneuma* est le souffle puissant, vivifiant, de Dieu. L'un est passif, reçoit une parcelle de vie ; le *pneuma* donne la vie, il est *zoopoïoun* : faisant la vie, donnant la vie, c'est la même chose que ressuscitant. Vivifier chez Jean et chez Paul signifie ressusciter, c'est-à-dire faire vivre de vie neuve.

• Adam au souffle vivifiant et Adam au souffle faible.

Vous avez donc l'intervention des deux Adam dont nous avons parlés. Nous voyons comment ils interviennent ici.

⁵⁹ Voir ce qui a été dit précédemment ici ou bien [Les distinctions "corps / âme / esprit" ou "chair / psychê / pneuma" ; la distinction psychique et pneumatique \(spirituel\)](#).

⁶⁰ Un dossier reprend ces éléments : [Les deux Adam : Christ de Gn 1 / Adam de Gn 2-3 ; Relecture de Image et ressemblance de Gn 1, 26 d'après Ph 2, 1Cor 15, Rm 5.](#)

Cette distinction d'ailleurs entre le souffle faible (*pnoê*) et le souffle fort (*pneuma*) est déjà chez Philon d'Alexandrie qui pose la même question : alors qu'il a dit que le *pneuma* de Dieu était porté sur les eaux (Gn 1, 2), pourquoi ne dit-il pas que l'homme est insufflé de *pneuma* mais qu'il est insufflé de *pnoê* (Gn 2, 7)⁶¹ ? Réponse : parce qu'il s'agit ici d'un souffle faible, le souffle animateur de vie animale (pas animale au sens de bestiale, mais au sens de vie animée, y compris ce que nous appelons la vie humaine).

- **Second Adam (Gn 1) et premier Adam (Gn 2-3) mais schéma non-ponctuel.**

Dans la suite du texte notre distinction entre *psychê* et *pneuma* va se déployer comme une opposition entre deux qualités de semence, avec deux figures fondamentales, les deux figures d'Adam. Chez Paul, Adam premier est celui qui apparaît le premier, et c'est celui de Gn 2-3 ; alors que le second Adam, celui qui vient à la fin, c'est celui de Gn 1, c'est-à-dire que séminalement il est premier. Il faut suivre et je sais que c'est dur.

Nous avons vu que, dans le langage de Paul, Adam de Gn 2-3 est dit "Adam premier" car c'est celui qui apparaît le premier, mais il ne faut pas entendre cela dans un schéma ponctuel qui nous est très familier, dans lequel le Christ est un petit moment de l'histoire, avec un avant et un après. S'il est vrai que l'on peut situer Jésus historiquement et parler d'un avant et d'un après, ce n'est pas du tout la façon totale, globale dont il a été perçu par ceux qui en ont fait l'expérience, puisque justement c'est la dimension même de ce qui apparaît en Jésus Christ qui les invite à dire que c'est lui le premier, à postuler sa pré-existence. Mais là encore, l'expression "avant le monde", il faudrait fortement la critiquer. Nous ne posons pas d'abord un "avant le monde" avec un Dieu avant le monde : nous cherchons au contraire à détecter que, par rapport à l'expérience que nous faisons du monde, l'expérience du Christ est englobante, c'est-à-dire qu'elle le dépasse.⁶²

- **Versets 46-49. Développement sur les deux Adam.**

La même chose va être dite dans une série d'attestations.

« ⁴⁶***Pas d'abord le pneumatique mais le psychique, et ensuite le pneumatique.*** – on est donc dans l'ordre de l'apparition : Adam de Gn 1 est le dernier dans l'ordre de l'apparition – ⁴⁷***Le premier homme*** (dans l'ordre de l'apparition) ***est tiré de la terre, boueux ; le second homme [vient] du ciel.***

Vient ensuite une formule qui rappelle celle de Jean à propos des pneumatiques et des psychiques, mais dans un autre langage – ⁴⁸***Ainsi le boueux, de même les boueux ; ainsi le céleste, de même les célestes*** – autrement dit, ce qui est né du ciel est ciel, ce qui est né de la

⁶¹ Voici une traduction assez littérale de l'hébreu, le mot *adam* pouvant se traduire par "homme", "humain"... il y a aussi la traduction de trois mots dans le grec de la Septante :

Genèse 1 « ¹En-tête Dieu créa le ciel et la terre ²... un vent (grec. *pneuma*) de Dieu tournoyait sur les eaux... ³Dieu dit : "Fiat lux (lumière soit)" et fut lumière... ²⁶Et Dieu dit : "Faisons *adam* à notre image, selon notre ressemblance, pour qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre et sur toutes les bestioles qui fourmillent sur la terre." ²⁷Dieu créa l'*adam* à son image : il le créa à l'image de Dieu ; mâle et femelle il les créa. »

Genèse 2 « ⁷YHWH Dieu façonna l'*adam*, poussière de l'*adama* (argile, glaise), il insuffla en ses narines une haleine (grec. *pnoê*) de vie : et c'est l'*adam*, une âme (grec. *psychê*) vivante ! »

⁶² Néanmoins, les dimensions inouïes de ce qui s'est montré en Jésus Christ ressuscité se sont d'abord exprimées en langage des dernières choses. Donc le Christ n'est pas lu dans les premières choses ici, il est lu en antithèse aux choses du début, aux "choses du début" et non pas aux "premières choses".

terre est terre – ⁴⁹*et de même que nous avons porté l'image du boueux, nous porterons aussi l'image du céleste.* »

Entendez bien : il y a deux semences, deux semences en chaque homme. Il y a la semence première par laquelle nous venons à ce monde, et une semence secrète, retenue, qui se déploie ultimement par la manifestation du Christ qui est, lui, semence. En ce sens-là le Christ n'est pas "chair".

• Les deux semences en chaque homme. Qu'en est-il du Christ ?

Voici un petit schéma de la série d'oppositions, d'antithèses qui structurent le texte :

PREMIER	PSYCHIQUE	VIVANT	DE LA TERRE	BOUEUX <i>CHOIKOS</i>	BOUEUX <u>Σ</u>
DERNIER <i>ESCHATOS</i>	PNEUMATIQUE	VIVIFIANT	DU CIEL	CÉLESTE	CÉLESTE <u>Σ</u>

Nous apercevons ici l'opposition entre un certain statut d'humanité et un autre type d'humanité qui apparaît en Jésus Christ. Paul découvre une dimension de la vie juive qui n'était pas forcément explicite dans le judaïsme à la mesure où nous disons que la venue du jour dénonce la nuit et que la venue du Christ dénonce, fait venir au jour, des déficiences qui n'étaient pas nécessairement perçues. De la même manière une expérience authentique du Christ serait, par rapport à notre conception empirique de l'homme, non pas seulement quelque chose qui s'accorde avec elle, mais quelque chose qui la dénonce et qui en fait percevoir des dimensions (ou des aspects) qui n'eussent pas été spontanément perçus sans cette lumière.

Nous venons de dire deux choses :

– La première c'est que l'on ne parle pas du Christ par rapport à rien, Paul en parle par rapport à l'homme, mais pas non plus par rapport à n'importe quelle conception de l'homme : il en parle par rapport à une certaine compréhension de l'expérience humaine qui s'est figée dans la réflexion juive à partir d'Adam.

– Et de même que Paul ici détecte certaines dimensions négatives de sa vie humaine telle qu'il la lisait, de même sans doute l'apparition du Christ nous invite à une prise de conscience de manque ou d'insuffisance dans notre façon spontanée d'être homme.

► Le Christ ne participe pas de l'homme boueux ?

J-M M : Question très difficile : si vous entendez par "homme boueux", la nature humaine (en notre sens), bien sûr il participe. Mais si vous entendez par boueux la nature humaine en tant que corrompue par le péché originel, c'est non⁶³. C'est à dessein que je garde un langage mixte entre le langage de la théologie classique et le langage de Paul, pour vous faire comprendre. Cette différence de langage va donner lieu, au cours du II^e siècle, à beaucoup de tentatives d'appréciation sur l'identité du Christ. Il y aura des erreurs de toute sorte, ce qui montre que le conflit de langage peut apporter un conflit important de pensée.

⁶³ Cf [La notion de "nature" en philosophie et en christianisme au cours des siècles ; retour à l'Évangile.](#)

Entre-temps nous avons aperçu que ciel et terre étaient intervenus comme une égalité entre la distinction pneuma et chair, ce qui n'est pas toujours le cas. Pour les deux mêmes mots il y a une indéfinité de relations diverses. Ainsi ciel et terre peuvent être pris comme des opposés. Mais ciel et terre peuvent être entendus comme masculin / féminin c'est-à-dire comme un couple : lorsque le couple est en bonne entente, c'est tout l'espace qui les retient qui est pneumatique ; et lorsqu'ils sont divorcés, c'est tout l'espace qui est entre eux qui est ténèbre⁶⁴.

La symbolique est d'une grande subtilité, il n'y a pas un sens pour un mot. C'est notre rêve : on croit qu'on s'entendrait bien tous s'il n'y avait qu'un sens pour un mot, mais ce serait la mort même de la pensée ! D'autant plus que la condition de l'approche, c'est l'éloignement, la condition d'entendre, c'est le malentendu. Ceci est très important. Ne rêvez pas d'un idéal où on s'entendrait. Entendre, c'est toujours chercher à entendre mieux, c'est notre condition. Le malentendu a aussi en lui quelque chose de positif. Et au lieu de vous lamenter de ce qu'on ne s'entend pas – vous ne comprenez pas ce que je dis par exemple, c'est une façon de ne pas s'entendre – essayez de penser que le malentendu est le premier moment de l'entendre, et qu'il ouvre un chemin vers l'entendre. Quand on arrive à s'entendre quelquefois, c'est la merveille, car le malentendu est une de ces données de la situation de manque native. L'expression "péché originel" peut servir à cela mais si elle gêne, laissez-la tomber, ce n'est qu'une considération du fait qu'on ne s'entend pas facilement, quotidiennement, premièrement. Prendre acte de cela.

d) Versets 50-53. Dernières distinctions.

- **Verset 50. Chair et sang. Corruption / incorruptibilité.**

« ⁵⁰*Je déclare ceci, frères, que la chair et le sang* – voilà une autre distinction, mais ici c'est une expression qui existe. La chair et le sang, c'est aussi une façon de dire la faiblesse humaine, car la faiblesse humaine se manifeste par le sang répandu, donc par la séparation de la chair et du sang. Quand le sang n'est pas dans son bon lieu, dans son vase, lorsqu'il est répandu, il est néfaste. Je pense que ça va loin dans les cultures parce qu'il peut s'agir même du sang menstruel, ce qui n'a rien à voir avec des problèmes de sexualité comme on croit, mais le problème est que chaque chose soit à sa place. Ça, c'est dans le profond des symboliques antiques – ...*la chair et le sang* (l'homme natif) **ne peut hériter le Royaume de Dieu** – c'est-à-dire qu'il y a en nous semence du royaume de Dieu autre que la chair et le sang. “*Ne peut*” : on ne passe pas d'une espèce à une autre espèce, « *ce qui est chair est chair et ce qui est pneuma est pneuma* », ce ne sont pas des parties composantes comme le corps et l'âme dans notre langage, ce sont des principes (ou des princes) opposés : vivre selon la chair ou vivre selon le pneuma – **ni la corruption hériter de l'incorruptibilité.** »

- **Verset 51. Le rapport mustêrion / apocalupsis (secret / dévoilé)**

« ⁵¹*Voici que je vous dis un secret (mustêrion) : nous ne nous endormirons pas tous, mais tous nous serons transformés.* »

⁶⁴ Sur le symbolisme terre-ciel voir [La symbolique ciel-terre en Jn 1-3 et à la nativité \(Lc 2\), rapport avec la symbolique masculin-féminin \(à partir de Jn 2\)](#) et le cycle de conférences tag [CIEL-TERRE](#).

Le mot *mustêrion* est très important chez Paul, il dit justement le moment retenu, le moment secret de ce qui va se manifester, se dévoiler dans un dévoilement accomplissant. Le mot *mustêrion* est le mot corrélatif de *apocalupsis* au sens de dévoilement (*kalumma*, le voile) : donc retirer le voile ; la chose est retenue avant de se dire, la parole est dans son propre silence avant de se déployer comme parole. Voilà un point important car c'est toute la problématique du déploiement, de la venue à corps, à accomplissement. Déploiement, accomplissement, dévoilement – c'est la même chose – de ce qui est tenu dans le silence, dans le secret. Et cette retenue est au fond la mémoire fondamentale de toute chose. C'est cette retenue qui retient les choses qui sont déployées ou dans le temps ou dans l'espace, cette mémoire qui est autre chose que le simple souvenir. Le mot mémoire dit ici la capacité d'unité d'être de quiconque. Ce qui est retenu ici, en même temps, se déploie et se retire. Lorsque le déployé ne se retient plus, ça donne le démembré.

La fleur déploie ce qui était secrètement dans le bourgeon, et en le déployant, le retient dans ce qui fait son centre, désormais effacé comme tel, mais qui continue à tenir la totalité du déploiement. Puis lorsque la fleur se fane, elle se démembre, elle n'est plus unifiée et tenue par ce que j'ai appelé son centre. Or nous sommes dans un monde où il y a du déploiement, de la manifestation : tout est affaire de déploiement et de manifestation de ce qui est secrètement en semence ; seulement nous sommes aussi dans un monde dans lequel le déploiement devient souvent démembrement, et c'est le grand thème johannique des *dieskorpisma*. L'humanité est une humanité démembrée, une humanité déchirée c'est-à-dire que chacun est à l'intérieur de soi-même déchiré d'avec soi, que chacun est déchiré nativement d'avec son proche, et que la totalité de l'humanité n'a pas son unité. C'est le grand thème des *dieskorpisma*, des "déchirés" : il ne suffit pas de dire les "dispersés" car il y a un autre mot pour dire les dispersés, c'est le mot diaspora, mais la dispersion n'est pas nécessairement le déchirement. Le *skorpio* est un instrument de torture qui déchire les chairs. Et c'est le "mot" qui est pris au prophète⁶⁵ et médité abondamment par Jean, qui est au cœur de la pensée johannique.

● Verset 52. Le dernier jugement.

Ensuite notre texte utilise un langage apocalyptique pour décrire le dernier jugement :

« ⁵²*En un instant, en un clin d'œil, à la dernière trompette...* » La trompette est sans doute la corne de bélier d'Isaac qui sonne le discernement ultime des choses.

Le langage apocalyptique a lui encore, une spécialité tout à fait propre. Il pointe à plusieurs endroits de nos Écritures mais il y a toute une littérature apocalyptique, juive d'abord, intertestamentaire comme on dit, et puis chrétienne. Il y a beaucoup d'apocalypses qui pullulent. J'ai lu ces textes pour aborder l'Apocalypse de Jean qui est dans une langue tout à fait spéciale et d'une symbolique peut-être plus conventionnelle que la symbolique qui est mise en œuvre dans les textes que nous avons lus. Ça me fait envie d'aborder l'Apocalypse mais je n'ose pas. On verra ça dans une dizaine d'années... Je plaisante !

Vous pouvez lire la fin du chapitre tous seuls.

⁶⁵ Matthieu (26, 31) cite Zacharie 13, 7 « Tous, vous allez tomber, car il est écrit : "Je frapperai le berger, et les brebis seront dispersées (*diaskorpisthêsetai*)". Mais, une fois ressuscité, je vous précéderai en Galilée » De même Mc 14, 27. Dans la version de la Septante on a le mot *diaskorpisthêto*.

6) Dernière remarque et dernières questions.

Ce qui importe, ce n'est ni de traiter un thème, ni finalement de dégager des schèmes constants, ce qui importe c'est la lumière qui se fait jour au dire à chaque fois de ce discours. À chaque fois il faut être en état d'écoute devant ce discours. Il n'est au fond même pas intéressant de constituer un traité sur les différentes manières dont saint Paul se situe par rapport à Adam ou même sur le thème de l'adamologie en général. Il faut conserver une faculté d'entente à chaque fois neuve devant un texte, devant un discours ; et le discours c'est l'unité d'écoute. C'est ce qui fait la difficulté de la constitution éventuelle d'un traité de théologie. Le traité ne peut guère se construire qu'à partir de thèmes ou de schèmes. Or les thèmes et les schèmes ne sont pas unité d'écoute. Ce qui est unité d'écoute, c'est un discours. C'est pour cela que nos premiers chapitres sont des approches de certaines unités de discours. Le premier est l'approche de Ph 2, celui-ci de 1 Cor 15.

- **Une question à se poser pour lire un texte.**

► Pouvez-vous me donner des pistes pour relire Gn 1-3 à la lumière de la résurrection ?

J-M M : Il vous revient de rechercher, chaque fois que vous lisez quelque chose en Jean, en Paul ou même dans les Synoptiques, de vous demander si ça parle ou pas à partir de quelque chose comme les premiers chapitres de la Genèse. Si vous faites attention vous verrez que c'est fréquent. Mais vous trouverez ça vous-même, je ne vais pas vous donner un répertoire, ce serait vous priver du bonheur de trouver et je m'en voudrais.

- **La symbolique du masculin-féminin.**

► Je n'ai pas compris hier après-midi : « *mâle et femelle il les fit.* » Est-ce que c'est mâle et femelle en une seule personne sinon ce serait difficile à accepter pour une femme ?

J-M M : Voilà un exemple. Dans le texte de Gn 1, c'est écrit "mâle et femelle", ce n'est pas homme et femme (*ish* et *isha* en hébreu) qu'on a en Gn 2, ni époux / épouse (*aner* / *gynê* en grec). C'est mâle et femelle, le plus basique parce que c'est justement assumé pour désigner autre chose que des individus : ce sont des principes. Si vous voulez, pour peu que je sache, c'est quelque chose comme yin et yang dans la pensée chinoise, ou purusha et prakriti dans la pensée hindoue. C'est quelque chose qui est aussi de dimension cosmique, qui a une polarité cosmique. C'est pourquoi ciel et terre sont dans un rapport masculin / féminin ; et en plus c'est à l'intérieur de chaque individu : chaque individu a une polarité mâle et une polarité femelle. Et probablement que si ces deux polarités intimes sont en bon rapport, il est possible qu'un homme puisse avoir un bon rapport avec une femme ; mais s'il est divorcé d'avec lui-même, il est peu probable qu'un homme puisse avoir un bon rapport avec une femme. C'est d'abord principiel, et cela ensuite se reconduit à un certain niveau.

D'autre part l'humanité femelle comprend les hommes et les femmes par rapport au Christ : le Christ est la masculinité de l'humanité, et dans l'humanité sont compris hommes et femmes qui tous sont femelles par rapport à cette masculinité. Donc vous avez ici quelque chose qui, s'il est bien entendu, devrait évacuer tous les risques de susceptibilité que ces expressions véhiculent, mais nous sommes loin d'habiter ce champ symbolique. C'est dommage mais on peut essayer petitement d'y remédier, c'est ce que nous faisons.

Extraits de la messe.

Homélie sur Mt 12, 38-42, le signe de Jonas

Introduction.

Ces rencontres au milieu du jour sont les moments essentiels d'une retraite. Nous y venons célébrer le pain de la parole et le pain eucharistique. La parole nous a requis dans la journée, dans notre lecture, notre réflexion.

Nous sommes ici pour rendre grâce pour ce que nous en avons entendu. Nous en avons sans doute entendu ce qui était bon pour notre journée. Nous avons encore beaucoup à entendre. J'ai d'ailleurs pour ma part pris l'habitude de rendre grâce pour ce que je n'ai pas entendu encore, parce que je sais qu'il y a encore à entendre et donc à attendre et donc à espérer.

Rendre grâce, demander. La prière demande ce qui se donne. Or Dieu ne donne pas simplement une parole à entendre, il donne que j'entende à l'heure où il m'est donné d'entendre. Entendre est un don qui n'est pas lié simplement à mes capacités intellectuelles ou que sais-je. L'Évangile n'est entendu en vérité que s'il est donné d'entendre. Si ça se donne, c'est que c'est de l'ordre de ce qui se demande.

Nous sommes là pour quémander cette part de nourriture qui est nécessaire pour chaque jour : le pain de chaque jour.

Et puis nous pouvons repérer chez nous des négligences, des faiblesses, des occlusions, des refoulements, des empêchements de ce qui contribuerait, de par notre faute plus ou moins, à nous rendre sourds à la parole, des craintes peut-être aussi. Pour cela nous demandons le pardon.

Évangile du jour. Mt 12, 38-42

Quelques-uns des scribes et des pharisiens lui adressèrent la parole : « Maître, nous voudrions voir un signe venant de toi. » Il leur répondit : « Cette génération mauvaise et adultère réclame un signe, mais, en fait de signe, il ne sera donné que celui du prophète Jonas. Car Jonas est resté dans le ventre du monstre marin trois jours et trois nuits ; de même, le Fils de l'homme restera au cœur de la terre trois jours et trois nuits. Lors du Jugement, les habitants de Ninive se lèveront en même temps que cette génération, et ils la condamneront ; en effet, ils se sont convertis en réponse à la proclamation faite par Jonas, et il y a ici bien plus que Jonas. Lors du Jugement, la reine de Saba se dressera en même temps que cette génération, et elle la condamnera ; en effet, elle est venue de l'extrémité du monde pour écouter la sagesse de Salomon, et il y a ici bien plus que Salomon.

Homélie.

Il est question d'un signe, *le* signe. Nous avons dit que la croix est un signe. Ici le signe annoncé, c'est la résurrection. Incitation pour nous à bien voir qu'il n'y a pas d'autre signe que la mort / résurrection de notre Seigneur Jésus Christ, que mort et résurrection ne font qu'un. Ce sera surtout la grâce de Jean que de nous montrer cela, à partir de demain. La demande de signe est ici récusée. Ils demandent à voir pour croire (un signe pour croire) alors qu'en vérité c'est d'avoir entendu, d'avoir cru qui permet de voir.

En effet, on trouve cela chez saint Jean : nous sommes au bord du lac lors de la multiplication des pains et les galiléens viennent de se rassasier de pain comme d'un signe miraculeux, et ils lui demandent un signe. Alors Jésus leur fait entendre qu'ils le cherchent non pas tellement pour avoir un signe mais simplement parce qu'ils ont été rassasiés, et non pas pour voir autre chose. Là aussi il fait appel à une figure de l'Ancien Testament qui est celle de la manne dans le désert : cette manne que nos pères ont mangée n'est pas le vrai pain venu du ciel, le vrai pain du ciel, "c'est moi-même que je donnerai pour la vie du monde".

Ici le signe est pris également dans les lectures vétéro-testamentaires des premiers chrétiens : c'est le signe de Jonas. Nous avons signalé que la figure de Jésus comme tel dans son humanité n'est pas représentée dans les premières peintures, mais toujours à travers des figures : la figure de Daniel dans la fosse aux lions qui est debout, Orant, et donc manifeste sa résurrection en dépit de la mort, en dépit de la gueule de la bête fauve ; les trois enfants dans la fournaise en dépit des périls aussi, et qui chantent debout ; et enfin la figure de Jonas qui est fréquemment représentée. Et je me rappelle à ce sujet avoir vu à Gouda (le pays du fromage), dans la grande église, un vitrail, du XVe - XVIe siècle d'après la facture, car c'est fait de morceaux de verres larges ; c'est Jonas sortant du monstre marin : il sort debout et la gueule du monstre marin a la figure de l'ouverture d'un tombeau, autrement dit c'est la résurrection de Jésus qui est reprise et signifiée à travers cette figure.

C'est un point de notre lecture d'aujourd'hui : mettre en évidence *le* signe. « Il n'y a pas d'autre signe ». Saint Jean néanmoins compte des signes puisque « C'est le premier signe que fit Jésus à Cana de Galilée. » ; « c'est le deuxième signe » ; au dernier chapitre, « le troisième signe après la résurrection de Jésus ».

Jean choisit peu de "miracles". Il y a plusieurs mots pour dire ce que nous appelons un miracle : c'est quelque chose qui étonne, donc qui donne à penser de par son étrangeté, sa nouveauté, sa différence d'avec l'ordre ordinaire des choses ; ou alors c'est le mot même de signe. Jean peut se permettre cela parce que, dans quelque miracle au sens courant du terme qu'il relate, que ce soit le miracle du vin à Cana, du pain, le miracle de la guérison du paralysé ou de l'aveugle, à chaque fois Jean célèbre un aspect de la résurrection du Christ en tant qu'elle nous atteint. Jamais dans la façon dont Jean traite un miracle il n'y a une simple anecdote à prendre au premier degré. La façon dont cela est écrit est une célébration de la signification profonde d'un aspect de la résurrection du Christ.

La dernière chose que je veux relever ici dans le texte de Matthieu, c'est que les prétendus familiers ne voient rien, n'entendent rien, et que ce sont les étrangers qui sont promis à entendre et à voir mieux que les proches : les païens entendront mieux que cette génération judéenne. Cela préfigure tout cet aspect du déploiement de l'Évangile au-delà de la frontière simple de ce que nous appelons le judaïsme. Cette vocation des *goïm* est inscrite d'une certaine façon déjà dans l'Écriture, et néanmoins elle sera mise en œuvre, déployée surtout par l'écriture et les déplacements, les voyages, les discours, les souffrances, le remuement de Paul, ce Paul que nous sommes en train de lire aujourd'hui.